

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

395
ORGANE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE.

ALBUM DE LA MINERVE

JOURNAL DE

LA FAMILLE

ECONOMIE

MODÈS

DOMESTIQUE

LITTÉRATURE. BEAUX-ARTS. TRAVAUX A L'AIGUILLE ET MUSIQUE.

COLLABORATEURS DE L'ALBUM.

Ateliers Typographiques

Les améliorations et les augmentations introduites dans nos Ateliers nous permettent d'entreprendre toute espèce d'Ouvrages Typographiques, tels que

Pamphlets, Factums, Blancs, Circulaires, Cartes, Affiches, Etc.

On exécute aussi toute espèce de Formes ou de Pamphlets en Anglais.

GRAVURES
sur bois exécutées sous le plus court délai.

Nos prix sont des plus raisonnables.

LITTÉRATURE. DE DÉMOISELLES

Georgiana Charlebois
Clara Chagnon.

MESSIEURS :

F. G. Marchand, M.P.P.
E. Gérin, M. P. P.

Hector Fabre.

J. A. N. Provancher.

E. Lef. de Bellefeuille

A. Gérin Lajoie.

Joseph Marmette.

Napoléon Legendre.

Oscar Dunn.

N. Faucher de St.

Maurice.

Lucien Turootte.

A. N. Montpetit.

E. Gélinas.

Joseph Tassé.

C. C. de Lorimier.

Alfred Garneau.

Norbert Thibault.

A. D. Decelles.

Jacques Auger.

Charles DeGuisse.

Benj. Globensky

William de Léry.

POESIE

L. H. Fréchette.

Pamphile Lamay.

B. Suite.

E. Prud'homme.

Chs. Ouimet

M. J. A. Polsson.

SCIENCES.

L'Abbé Provancher,

D. N. St. Cyr.

BEAUX-ARTS.

L'Abbé Chabert.

Jules Taché.

Bateau Turootte.

MUSIQUE.

Madame Pettipas.

P. Letondal.

G. Smith

J. B. Labelle.

K. Gagnon.

A. Lavigne.

Jules Hume.

C. A. Vilbon.

MODES.

Madame Dennie.

Madame Reid.

LA MINERVE

Quotid. \$2 par an

Matin et soir.

Semi-Q. \$2 par an.

Mardi, Jeudi et Samedi.

Hebdo. \$1 par an.

Vendredi.

ALBUM DE LA MINERVE

\$2 par an.

Abonnés de la M. \$2.

Le 1er du mois.

LA SEMAINE AGRICOLE

\$1.00 par an.

Tous les Vendredis.

L'UNION MEDICALE

\$2 par an.

Le 1er du mois.

Bibliothèque de Cade-Chef

\$1 par livraison.

DUVERNAY, FRÈRES & DANSEREAU,

Éditeurs-Propriétaires.

No. 212, Rue Notre-Dame, Montréal.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE

1er. VOLUME

DE

L'ALBUM DE LA MINERVE.

POÉSIE.

	Page.		Page
Abandon	291	La course aux Loups	59, 112
Belle, mais Coquette.—M. J. A. Poisson	97	La Dame des Armoises.....	262, 305, 422
Ce qu'on disait.—M. J. A. Poisson	69	La rage de l'or	122, 176, 230, 296
Ce que disent les fleurs	289	L'Express de Toronto.....	318
Code Social	545	Le bon Docteur	186
La chanson du gazon	417	Le Cocher	241
La jeune fille.....	22	Le Joueur philanthrope	251
La petite tunique de mort	290	Les Miracles de l'amour maternel.....	140
Le retour du printemps fait aimer le bon Dieu.— Chs. Ouimet	225	Les Rigueurs de Dame Justice.....	134
Le songe	290	Sabre et Scalpel.....	3, 33, 98, 163, 226, 292, 418, 482, 546, 609, 674
Ma Patrie.—Eust. Prud'homme	673	Sans Tambours ni Trompettes.—Par Chs. Ameau..	44
Octobre	545	Secret.....	195
Pour l'Album de Madame N. B.....	417	Stabat Mater Dolorosa	67
Sélina.—Pamph. Lemay	161	Un amour d'enfant	20
Sonnet.—J. Auger.....	22	Une chasse à l'Ours	313
Un chat et deux rats	289	Un Episode de 1837.....	352, 436, 486, 549, 621, 686
Un soir.—Eust. Prud'homme.....	97	Wilhelmine et Pieter Baas	246
Unus Fortunæ Ictus.—W. Chapman.....	162		
Zoël	481		

FANTAISIES.

		Après le Crime.....	581
		Aventures de chasse.....	637
		Contes merveilleux.....	632
		Extraction des Papes	369
		La Conscience	698
		La pêche.....	467, 532, 594
		La petite Chanson du Cerisier	351
		La première Ride	466
		La table de pommier.....	332
		La Ventriloquie	515
		Les Brûleurs de feu	349
		Le Cirque à la maison.....	534, 594, 664, 730
		Le danger des Fleurs	506
		Le Fromage raffiné.....	324
		Le Tabac.....	375
		Le Veuvage de ma tante.....	347
		Les Deuils de la vie.....	587
		Les Feux follets de la sorcière	572
		Les Frères Ténèbres.....	626, 692
		New-York—Chs. Ameau.....	456
		On n'aime plus ainsi.....	341
		Reproche adressé à bien des mères	520
		Règne des Papes.....	521
		Un jaloux	329

LITTÉRATURE.

En chemin de fer.....	19
Erreur n'est pas compte, comédie.—F. G. Marchand.....	650, 706
Esquisses Canadiennes—François Dumont.—Par W. DeLéry	120
Esquisses Canadiennes—Paquet.—Par Benj. Glombenski	56
Esquisses Canadiennes—Le Diable gris.—Par Chs. Ameau	259
Esquisses Canadiennes—Ni vu, ni connu.—Par Chs. Ameau.....	183
Esquisses Canadiennes—Sous les bois.—Par Chs. Ameau	562
Esquisses Canadiennes—Le buisson.—Par A. N. Montpetit	565
Etienne le Manchot.....	445, 494
Légende—Les charbons enchantés	191
Légende—Du Pont-Loiseau.....	256
Légende—Des Hirondelles.....	265
L'Algédon.....	127
La caverne d'Or de Montcalm.....	9, 39, 103, 166

Un nom populaire, une vie inconnue.....	642	L'industrie des cheveux	89
Un thé chez les anglaises.....	326	L'origine des journaux	201
SCIENCES SOCIALES ET ÉCONOMIE DOMESTIQUE.			
A propos de chats	591	La femme à la mode	662
Babil et Bavardage	79	La femme dans le ménage.....	511
Bégaiement	400	La poésie populaire	592
Blanchissage et Repassage	219, 399	La Santé.....	400
Chronique d'Album.....	69, 367, 467, 511	La science à la portée de tout le monde.— L'abbé Provencher	76
Conjectures touchant le nez.....	600	La voix humaine	401
Connaissances usuelles	728	La vraie soupe au fromage	19
Courrier de la Mode	26, 93, 159, 221, 285, 403, 605, 666, 734	Le carnet de la ménagère.....	91
Cours de ménage.....	396	Le Cousin et l'Hirondelle.....	645
Développement de la Littérature canadienne.— Jes Tassé.....	71	Le savon du pauvre.....	402
Dissection des volailles	218	Le secret d'une femme élégante.....	87, 154, 215, 393
De la chaussure.....	30	Les Beaux Arts.—L'Abbé Chabert.....	141, 270
De la chevelure	30	Les cinq rires.....	150
De l'écriture	527	Les Machines à Coudre.....	513
De la saignée et de la circulation du sang.....	660	Les Perles précieuses	658
Du Salut	147	Les Prophéties	588, 726
Des Chiens.....	721	Marques de linge.....	25
En tirant l'aiguille.....	672	Moyens de faire disparaître la petite vérole.....	400
Jeu de Whist.....	80, 144, 206	Notions gastronomiques	156
Jeu du Labyrinthe.....	150	Poisson d'Avril.....	204
Lettre à un jeune homme.....	390	Pour nettoyer les objets en laine.....	92, 283
L'étiquette dans les visites	23, 78	Récréations.....	83, 149
L'étude du piano	20	Remède contre le mal de dents	400
		Remède contre le Rhumatisme	278
		Zoophites du Canada.—Dr. Crevier.....	715



Benjamin Sult
Jabias
Charles Amear

ON SE CHARGE A CE BUREAU

DE LA

RELIEURE DU 1ER VOLUME

DE

L'ALBUM DE LA MINERVE

A DIFFERENTS PRIX

DEPUIS \$1.00 A 50 CENTS.

AU PUBLIC.

Ce n'est pas une petite affaire que nous nous mettons sur les bras. Passe encore pour la partie littéraire, à laquelle tant d'intelligences brillantes peuvent faire honneur en Canada ; mais qui nous garantit que nous réussirons à faire la pluie et le beau temps dans le ciel capricieux de la mode ?

Dans tous les cas, nous apportons le tribut d'une évidente bonne volonté, que le public fasse la moitié du chemin et nous nous entendrons. La main sur la conscience, n'avons-nous pas tous un peu besoin de quelque chose qui ressemble à *l'Album de La Minerve*. La politique, les sciences, toutes les branches sérieuses ont leurs organes : le foyer n'a pas encore le sien. Y a-t-il moyen de trouver un journal que tous les âges, tous les sexes, tous les goûts, toutes les opinions politiques puissent lire avec plaisir ? Nous avons la présomption de vouloir chercher.

L'Album sera le coin du feu de la presse. Les bons causeurs auront la parole et la société bien élevée fera groupe autour d'eux.

Attendez que la nappe du soir soit enlevée ; que le feu pétille gaillardement ; que la jeune fille arrive avec sa broderie, que la mère de famille ait consolé le dernier marmot et le rôle de *l'Album* commence. Nous ne demandons qu'une chose : commencez à lire : on saura bien vous forcer à continuer. Egayer le cercle domestique, lui faire traverser quelques heures de ces douces émotions pour lesquelles le cœur est fait et dont il est si friand : c'est notre but.

Les illusions sont faites pour que l'on s'en serve. Nous avons une pauvre nature qui regimbe quand elle en manque. De toutes les illusions, la plus douce, la plus exempte d'abus, la plus naturelle, c'est celle de la bonne lecture. Le sentiment, le drame, le merveilleux ont une puissance de fascination qui ont donné au feuilletton une royauté par laquelle tout le monde passe un peu. C'est au moins bien entendre le régime constitutionnel que de trouver des contrepoids même cette royauté de l'imagination et de l'astreindre à des garanties. Ces garanties nous les croyons nécessaires.

Puisque la lecture doit être contrôlée, nous aspirons à être un instrument de contrôle. C'est dire que nous voulons avant tout respecter l'innocence et que jamais *l'Album* n'aura à encourir les censures de la morale. Nous tâcherons réellement d'être la joie du foyer, avec tout le sans-gêne aimable de l'intimité et toute la sublime réserve qui règne dans la famille bien élevée. C'est pourquoi nous disons à toutes les mères de familles : "Aidez-nous à apporter dans votre cercle un nouvel élément d'innocente récréation."

Ne craignez rien pas même nos modes. Nous ne voulons pas dire tout ce que nous désirons faire ; il vaudra mieux le faire sans le dire. Mais, franchement, nous ne désirons pas nous arrêter à notre coup d'essai et nous croiser les bras. Nous rêvons des améliorations, beaucoup d'améliorations et si un jour qui n'est pas loin nous réussissons, bonne mère de famille, à inonder votre table de couture, de beaux sujets de broderie, de nombreux et faciles patrons découpés ou tracés de robes et de

manteaux, si nous enlevons tout prétexte à votre fille d'aller confier sa toilette à la modiste, ne sera-ce pas un résultat ?

Nous ne désirons pas donner un nouvel aliment au luxe dispendieux. Loin de là ; nous donnerons une chance à la jeune fille de se suffire à elle-même et de prendre des habitudes d'économie, des notions de couture pratique qu'elle sera très heureuse de retrouver plus tard en ménage.

Notre publication parle pour elle-même. Que celui qui peut, en Canada, faire mieux, essaie. Quant à nous, nous ne le pouvons pas. Et si nos lecteurs croient que ce que nous faisons n'est pas très mal, qu'ils s'intéressent à notre tentative, qu'ils la favorisent, qu'ils la poussent. Après tout, c'est la société qui y gagnera. Le trouble aura été pour nous, car nous n'espérons pas jamais retirer de profit de cette publication, au prix auquel nous l'avons fixé. Puisque c'est notre lot de travailler pour le public, nous le prenons au sérieux.

Nous ne croyons pas être audacieux en disant que l'*Album* se recommande par sa liste de collaborateurs. Nous sommes réellement heureux d'avoir pu fournir un terrain sur lequel tant d'intelligences d'élite vont se rencontrer et nous sommes fiers, honorés du concours des plumes les mieux connues et les plus célèbres de notre Bas-Canada.

Cette rencontre n'est pas un hasard ; elle est née d'un besoin ; celui d'associer d'une manière pratique la famille au mouvement intellectuel si prononcé qui se produit dans les différentes parties du pays.

Avec une aussi brillante collaboration, nous n'avons pas le droit de faire une publication médiocre. Attendez : Paris ne s'est pas fait en un jour.

Nous croyons compter comme autant d'amis tous ceux qui verront ce premier numéro. Nous ne savons si nous sommes sous l'empire d'une illusion, mais il nous semble qu'ils auront tous le désir et la volonté de nous aider en engageant leurs connaissances à s'abonner. Un mot, c'est peu de chose, ils n'ont qu'à le dire à leurs voisins ; ils le diront.

A V I S .

Nous avons remplacé, dans le premier numéro, la planche coloriée par une immense planche qui nous a paru plus utile ; mais une fois par mois il y aura une de ces planches coloriées. Elle alternera avec un morceau de musique qui paraîtra dans l'autre quinzaine.

Nous espérons pouvoir bientôt publier une grande planche contenant les patrons tracés de grandeur naturelle de toutes les gravures que nous donnerons.



Vol. 1.

Montréal, 1er Janvier 1872.

No. 1.

LITTÉRATURE CANADIENNE

SABRE ET SCALPEL.

PAR NAPOLEON LEGENDRE.

CHAPITRE I.



OUP! Gilles! La main aux écoutes et l'œil aux balestrons! Ferme! Tonnerre! Il ne s'agit plus de dormir; autrement, mon gars tu pourrais t'éveiller dans l'autre monde.

— On y est, on y est, père Chagru; diable, si vous n'éveilleriez pas un mort avec cette voix d'enfer. Brrr!.... le temps s'est chagriné et le moment se fait. Avec ça que ce maudit Nord-Est vous coupe en deux et qu'il fait noir comme dans un four. Quelle heure peut-

il être?

— Il est bien huit heures au moins; il y a longtemps que nous avons passé la pointe St. Joseph, et l'Angelus sonnait justement..... Sacrebleu! nous avons talonné! Pare à virer, largue les écoutes et fais prendre le foc.

— Ça y est!

— Bien! amarre, et la main aux boucles!

— Ça y est! Père Chagru, vous commandez

comme un capitaine au long cours. Si vous aviez cependant quelque chose pour nous réchauffer? Hein? Quel temps! quel temps! Brrr!.....

— Capitaine au long cours! Diable, tu ne pensais peut-être pas serrer la vérité d'aussi proche. J'ai fait la traversée trois fois, et j'ai commandé la "Sorel" pendant dix ans. C'était une fière goëlette! Soixante pieds de quille et cinq hommes d'équipage; mais, des hommes, là!

Je me rappelle, il y a treize ans, c'était un vendredi.....

— La, la, la; si vous commencez avec les vendredis et les treize, je me bouche les oreilles. Si nous prenions plutôt une goutte; vous conterez après.

— Je ne dis pas non, malgré que ton interruption soit peu polie; mais, à la fin d'octobre, et par un temps pareil, ta demande a quelque chose de raisonnable; hâte la cruche!

Gilles ne se fit pas répéter l'invitation. La cruche sortit prestement de sa cachette et les deux hommes lui donnèrent une accolade prolongée.

— Cré nom! souffla Gilles, ça fait du bien, père; avec ce rhum là, vous me feriez suivre jusqu'au bout du monde. Brrr!.... Quel temps! arrivons-nous, au moins?

— Vas-y voir, et borde une rame, si tu es trop pressé. En attendant, veille à tes voiles; ce satané nord-est ne badine pas.

Voyons voir, il me semble que j'aperçois une lueur en arrière ; et si je ne me trompe pas, nous sommes vis-à-vis le Trou. Pourvu que le courant ne force pas trop, en lofant un peu, nous le prendrons à la prochaine bordée.

—Vous en parlez bien à votre aise ; on dirait que vous ne sentez pas le froid, vous ! Encore si la mère Javotte peut avoir un bon feu.

—Pare à virer ! nom d'un nom ! et jase moins ! Il me semble que j'entrevois le clocher de Beaumont. C'est ça ; à présent, borde à plat et tâche de distinguer la côte de l'Isle ; nous ne devons pas être trop mal comme ça.

La chaloupe, inclinée par sa voilure, craquait à tout rompre sous des vagues monstrueuses. Chaque fois qu'elle s'abattait, une pluie glacée rejaillissait sur les deux hommes boutonnés jusqu'au cou dans leurs capots d'étoffe du pays. Le vent augmentait de violence et soufflait avec rage. La barre pliait sous le poignet robuste du père Chagru et les écoutes grinçaient dans leurs moques de gaillac. A chaque moment, on aurait dit que la frêle embarcation allait sombrer. Gilles commençait à éprouver une certaine frayeur.

—Père Chagru, dit-il, nous pourrions peut-être amener la grande voile ou rentrer nos balestrons.....

—Touche pas, mon fils ! J'en ai vu bien d'autres et je me rappelle.....

—Oui, oui ; on la connaît encore, celle-là ; en attendant, je n'aimerais pas à chavirer ici ; et, par le temps qu'il fait, nous risquons gros.

A ce moment, comme pour donner raison à Gilles, une vague énorme vint s'abattre sur la chaloupe, par la pointe de l'étrave et courut jusqu'à l'arrière en les inondant.

Le père Chagru eut un frisson.

—Vide ! cria-t-il ; ça n'est plus le temps de rire, nous sommes pleins jusqu'au ras des bancs.

Gilles se mit à chercher le baquet, mais la vague l'avait emporté. Il saisit son chapeau de feutre et se mit à vider de toutes ses forces. Malgré cela, la chaloupe déjà alourdie, plongeait sous chaque lame, et faisait eau de plus en plus par dessus les bords. Quelques minutes encore et elle allait s'engloutir, Chagru avait négligé quelque peu son gouvernail et ses voiles, pour aider à Gilles, lorsqu'un choc épouvantable se fit sentir, suivi d'un craquement sinistre. Au même moment, l'embarcation pirouetta sur elle-même, et les deux hommes furent précipités violemment sur les roches, dans un clapotis qui les suffoquait.

Ils n'avaient pas eu le temps de se reconnaître qu'une vague furieuse vint les saisir, les souleva sur

sa crête, et, après les avoir balancés un instant, les roula sur les galets.

—Décampons ! cria Chagru, avant que la suivante nous aborde.

Et tous deux s'élançèrent en avant, un peu moulus, mais pas trop maltraités.

Chagru fut le premier à se remettre.

Ouf ! fit-il en soufflant bruyamment, c'est une drôle de manière de débarquer, tonnerre ! et mon rhumatisme ! avec une écoute flambante neuve ! Voyons, où diable sommes-nous ?

—Un pilote comme vous, qui porte tout haut par un temps pareil, dit Gilles un peu amèrement, devrait au moins savoir sur quelle côte il se brise. Le père Chagru, blessé au fond, fit semblant de ne pas entendre cette remarque.

—Nous ne devons pas être loin du Trou, dit-il tranquillement ; toi qui as les yeux clairs, cherche un peu si tu n'aperçois pas de lumière quelque part.

—Oui, il est bien facile de chercher, quand tout ce qu'on peut faire est de se tenir debout sur ces roches glissantes, avec un capot mouillé, qui pèse comme du plomb et qui vous glace les os. C'est tout de même dommage que nous ayons oublié la cruche dans la chaloupe : il est vrai que nous sommes partis un peu pressés. Bon ! j'aperçois quelque chose comme une lueur, là-bas, et si c'est l'auberge du Trou, nous avons joliment dressé. A tout hasard, cependant, et en route !

Les deux hommes s'acheminèrent tout transis vers la lumière, à travers des broussailles et des sautes contre lesquelles ils se heurtaient à chaque instant. Enfin, après une demi-heure de marche, ils débouchèrent à la pointe sud de la petite baie qui forme ce que l'on appelle le Trou de St. Patrice.

Chagru poussa un cri de joie féroce.

—Mille noms ! tonna-t-il, nous voici enfin arrivés ! Et moi qui croyais tenir la barre dessus ! Comme nous avons dressé ! Ça n'empêche pas que quatre voiles par un temps pareil, et ma chaloupe perdue, avec une écoute flambante neuve, et mon rhumatisme !.....

—Rendons-nous toujours, dit Gilles, vous parlerez après. Je suis gelé comme un glaçon.

Cinq minutes après, nos deux amis ouvraient la porte d'une petite maison et se trouvaient dans un étroit couloir éclairé par une lampe fumeuse.

Gilles frappa à une porte à gauche qui s'ouvrit immédiatement.

Une vieille femme se présenta, et, sans manifester le moindre étonnement, fit entrer les deux naufragés dans une salle basse qu'éclairait un immense feu de cheminée.

Bonsoir la mère, fit Gilles en entrant ; fâché de vous déranger. Notre chaloupe vient de se briser à un mille d'ici sur une de vos maudites cailles (1), et nous sommes mouillés jusqu'aux os. Si vous aviez seulement une larme de quelque chose de fort, et du linge sec. Mon ami Chagru est à moitié mort.....

—Tu parles trop, Gilles Peyron, dit la vieille, et le père Chagru vaut mieux que toi. Cependant j'aime assez les gens gais, et je vais vous donner ce qu'il faut.

Tandis que les deux hommes grelottants s'approchaient vivement du feu, la vieille ouvrit une armoire immense qui prenait tout un coin de la salle et qui se fermait par un gros cadenas rouillé dont elle portait toujours la clé sur elle. Cette armoire était cachée par un grand rideau en étoffe qui avait dû être bleue ; la vieille tira le rideau sur elle et se mit à fureter parmi des ferrailles, les vieux bouts de corde et les objets de toute sorte qui encombraient les tablettes.

Pendant ce temps, nous ferons un peu connaissance avec nos deux amis.

Le père Chagru était un petit homme trapu avec une de ces figures placides dans les circonstances ordinaires, mais énergiques au besoin. Ses épaules, un peu voûtées par l'âge, étaient cependant larges et bien développées. Rien qu'à regarder sa main et son poignet, on sentait qu'il était prudent de ne pas l'irriter trop fort. Sa barbe et ses cheveux crépus et grisonnants, poussaient drus et sans obstacles.

Il n'avait rien de bien remarquable dans la figure que deux petits yeux gris et clairs comme des tisons qui s'animaient à un moment donné, et lancaient des rayons ardents. Il avait reçu au baptême les noms de Michel-Gonzague Chagru. Il y avait soixante ans qu'il portait ces noms dans une pauvreté embarrassante mais honnête ; et, à cet âge, comme il le disait lui-même, il n'avait plus guère l'espoir de faire fortune.

Depuis l'âge de dix ans, il naviguait sur le fleuve entre Québec et les Iles du Golfe. Tour-à-tour matelot, pilote et capitaine, malgré une capacité incontestable et une honnêteté reconnue, il n'avait jamais éprouvé que des revers. Il en était venu à se faire une telle habitude d'échouer dans ses entreprises que pour lui, un voyage nul comme profit, mais sans accident remarquable, était un succès étonnant.

Un point saillant de son caractère était l'espèce d'éloignement qu'il professait à l'endroit des femmes. Il n'avait jamais voulu se marier, prétendant qu'un bon marin doit être libre et que le régime conjugal est le moins libre des gouvernements. Il vivait par-ci

(1) Cailles—ce mot se dit des roches pointues qui bordent la rive d'un fleuve.

par-là, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, mangeant assez bien l'été, très-peu l'hiver, et assez satisfait d'ailleurs d'un sort qu'il ne voyait guère le moyen de pouvoir jamais rendre meilleur.

Gilles Peyron était bien tout le contraire de son compagnon.

Long, mince et décharné, il portait une de ces têtes comme on en voit quelquefois en rêve, pointue, fuyante, et couronnée d'une chevelure susceptible de prendre toutes les formes, comme sa physionomie s'adaptait à toutes les expressions. Son œil vif et rond, remuait constamment sous ses paupières rougies par le vice ; et le bout de son nez de renard était en guerre constante avec les longs crocs retroussés de la moustache qui le menaçaient sans cesse de familiarités agaçantes.

Malgré son apparence, il était loin d'être sot, et lors qu'il voulait se festonner un peu, il avait plutôt l'air, pour le commun des hommes, d'un professeur de langues que d'un bandit.

Cependant la mère Javotte avait préparé le linge et mis sur la table une carafe de rum et deux verres ébréchés.

— Voilà, mes vieux, grogna-t-elle, tout est prêt ; vous n'avez qu'à vous servir. Ça n'est pas un palais, mais vous connaissez l'endroit, et des gibiers comme vous autres n'ont pas la peau douce. N'oubliez pas surtout qu'on paye d'avance, quand on occupe un salon particulier.

Gilles avança deux pièces blanches que la vieille examina et fit sonner longuement, avant de les faire disparaître dans la vaste poche de son tablier, après quoi elle sortit par le couloir, marmottant entre ses dents :

— Qu'est-ce que ce Gilles vient encore faire ici ? Je n'aime pas cet oiseau-là ; sa présence ne m'annonce rien de bon, et suffit pour compromettre un établissement honnête ; avec ça qu'il arrive toujours pendant la nuit ou au milieu de la tempête comme un hibou qui cherche un abri. N'importe ; pourvu qu'il me paye, je n'ai rien à dire ; les affaires des autres ne me regardent pas.

Elle ouvrit une porte masquée au fond du couloir et grimpa un escalier donnant sur une espèce de grenier écrasé qui servait de cachette en cas de visites suspectes et d'où, à l'aide de trous pratiqués dans les planchers, on pouvait voir tout ce qui se passait dans les chambres inférieures.

La vieille alluma une lanterne sourde, s'assit sur un vieux banc et se mit à tricoter tranquillement sans se laisser distraire par le bruit des voix avinées et par l'éclat des jurons qui montaient jusqu'à elle.

La mère Javotte, au premier abord, paraissait bien avoir cent ans.

Sa face jaune comme un vieux parchemin et encadrée tant bien que mal par une douzaine de cheveux gris, offrait ce type particulier qui se perd aujourd'hui et qui caractérise les métis des tribus Huronnes. Son nez recourbé en bec d'aigle sur sa bouche édentée, ses pommettes saillantes, sillonnées de rides profondes et marquetées de petite vérole, donnaient à sa physionomie une expression étrange et parfois lugubre.

Il y avait quarante ans et plus que la mère Javotte tenait son petit établissement au Trou St. Patrice. Sa jeunesse, qui avait dû être orageuse, s'était passée, tantôt au fond des bois dans le wigwan de son père, tantôt dans les villes où elle disait la bonne aventure.

Plus tard, elle avait rencontré sur le marché de Québec un jeune homme de haute mine dont les lignes de la main prédisaient de grandes choses, entre autres un mariage prochain avec une femme de sang royal.

La chose arriva quelque temps après, la princesse n'étant autre que la mère Javotte : tous les sauvages descendent plus ou moins de chefs augustes, nés sur les marches d'un trône. Dès lors commença pour la nouvelle épouse une existence déplorable qui devait causer sa perte en lui faisant côtoyer, trop souvent pour ne pas y tomber, le sentier du vice. Son mari, ivrogne et débauché, commença par la battre, puis, peu à peu, lui fit contracter ses louables habitudes.

Bref, deux ans plus tard, la mère Javotte, devenue veuve, courait les tavernes de la basse-ville et couchait presque tous les soirs en prison. Dans une de ces courses aventureuses, elle fit la rencontre d'une ancienne connaissance de son mari, voleur de grand chemin et assassin dans l'occasion. Ce personnage la prit sous sa protection. Comme il possédait quelque argent, et avait besoin d'un lieu de réunion pour ses complices, il l'installa dans la maison qu'elle occupait au moment où nous avons fait connaissance avec elle. Ce cabaret, dont les ruines sont maintenant disparues, était situé, comme nous l'avons vu, à environ neuf milles de Québec, dans un enfoncement de la côte sud de l'île d'Orléans, connu sous le nom de « Trou de St. Patrice. » C'était le rendez-vous habituel de tout ce qu'il y avait d'ivrognes, de chenapans et de voleurs dans le pays. La mère Javotte en faisait les honneurs avec cette discrétion qui caractérise les gens du métier. Tout en vendant son gin et sa jamaïque, elle avait trouvé moyen d'a-

cheter la maison avec le lopin de terre qui l'environnait.

Le soir, à la veillée, le cabaret s'emplissait silencieusement.

C'étaient des matelots dont les bâtiments étaient mouillés au large, qui composaient la majeure partie de l'assemblée ; puis venaient les pratiques, gens de sac et de corde, qui se recrutaient dans les plus mauvais quartiers de Québec. Souvent, une figure suspecte se glissait au milieu des habitués et se mêlait à leurs groupes. Mais ces gens avaient le flair subtil, et jusqu'alors, malgré toutes ses ruses, la police n'était pas parvenue à faire une seule prise importante.

La mère Javotte allait toujours son train, souriante et tranquille. Quand les circonstances menaçaient un peu, elle n'avait qu'un signe à faire et tout le monde se dispersait.

CHAPITRE II.

Le soir où Gilles Peyron et Michel Chagru firent leur apparition dans le cabaret, la réunion était au grand complet.

La maison se divisait en deux chambres basses. Celle de droite, en entrant, était la « bar » (1) proprement dite ; servant aussi dans l'occasion de cuisine, de salle à dîner et de garni pour la nuit. Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus sale, de plus boueux et de plus enfumé.

La chambre de gauche offrait un caractère un peu différent, c'était le salon de l'établissement. Elle était meublée avec un certain luxe et contrastait agréablement avec la « bar. » C'était là que la mère Javotte recevait ses visites de cérémonie, ou les personnes qu'elle ne désirait pas mettre en contact avec la masse de ses pratiques ordinaires. Un grand feu flambait dans lâtre et éclairait la chambre de ces lueurs capricieuses et fantastiques qui font voir des diables sur les murailles, et qui font sommeiller les vieilles femmes à la veillée.

C'est dans cette chambre que la mère Javotte avait fait entrer Gilles Peyron et Michel Chagru.

Après avoir changé leurs habits mouillés, nos deux amis vinrent de nouveau s'asseoir près du feu.

—Ouf ! ce linge sec fait du bien, dit Gilles ; l'atmosphère est d'ailleurs plus tendre ici que dans votre chaloupe, père Chagru et la mère Javotte fait les choses mieux que vous.

Bon ! voici la carafe, en usez vous ?

(1) Comptoir où se débitent les liqueurs.

— Je n'ai jamais refusé une offre honnête, mon gars, et je suis trop vieux pour changer mes habitudes.

Il tendit son verre, et Gilles lui versa une copieuse rasade qu'il dégusta avec un claquement de langue particulier.

Tout en se réchauffant, ils trouvèrent moyen, parmi des éloges mérités à l'adresse de la mère Javotte, de se verser plusieurs autres verres qui firent peu à peu disparaître les différences. Ils devinrent plus communicatifs et se mirent à causer.

— Tout cela est bel et bon, commença Gilles, mais nous ne sommes pas venus ici pour dire des prières et autant vaut en avoir le cœur net de suite. Déboutez-vous, père, c'est le temps. Vous n'êtes pas venu me chercher chez moi pour rien, vous m'avez fait entrevoir une entreprise honnête. Il est vrai que notre petit naufrage peut en avoir modifié les circonstances ; mais le fond, père Chagru, voyons, je veux le fond.

Le vieux marin alla inspecter la porte et l'unique fenêtre de la chambre, avec une attention minutieuse. Quand il fut convaincu que personne n'était aux écoutes, il revint s'asseoir près du feu.

— Mon gars, dit-il, à voix basse et après s'être versé un coup, ce que j'ai entrepris ce soir peut faire notre fortune, si nous réussissons, et te conduire à la potence dans le cas où nous échouerions.

À ce mot de potence, Gilles eut un frisson désagréable et fit une grimace forcée.

— Cependant comme tu viens de le dire, continua Chagru, notre petit naufrage a modifié mes plans et je ne sais pas à présent jusqu'à quel point nous pourrions nous entendre, voyons un peu, pour me confier à toi comme cela, sais-tu que je te connais bien peu ?

— Vous êtes curieux, père ; et si je ne disais rien ?

— Eh ! bien, mais c'est ton affaire. Tout ce que je veux en savoir est seulement à cause de l'intérêt que je te porte. Prenons toujours un coup, cela ne peut pas faire de mal.

Il versa une rasade terrible à Peyron, pendant que lui ne prenait qu'un petit doigt.

Peyron se trouva considérablement allumé.

— Père Chagru, dit-il, je vous aime. Vous avez une bonne figure. Et tenez, puisque vous voulez savoir des nouvelles de ma jeunesse, je vais vous en donner.

— Je n'y tiens pas tant que cela, mon enfant ; après tout, si tu as honte, ne dis rien.

— Moi, honte ! honnête pilote, oh ! la bonne farce, Gilles Peyron avoir honte ; y pensez-vous, un peu ? Vous allez voir plutôt.

Vous n'êtes jamais allé au collège, vous, père ? Non ? Moi j'y suis allé beaucoup et à beaucoup d'endroits ; j'ai mangé du grec et du latin comme les autres ; seulement il fallait m'ouvrir les dents avec le manche de la cuiller, laquelle était un martinet. J'en ai bien eu pour six années entières et j'ai fait ma rhétorique seulement jusqu'aux trois quarts. Que voulez-vous, père, les grands auteurs ne me plaisaient pas.—Un peu de rhum s'il vous plaît, la langue me sèche.—Merci.—Toujours est-il qu'une fois, mon dernier professeur ayant soutenu, contrairement à mon opinion, que Démosthène valait mieux que Mirabeau, je lui jetai un dictionnaire grec par la tête et je n'attendis pas qu'on me mît à la porte ; je pris de suite la main que la liberté me tendait.—J'avais vingt ans ; il fallait me trouver un état, me créer un avenir.

J'adorais Québec et je lui aurais sans doute fait honneur, mais, vous connaissez le proverbe ?

— Oui ; nul n'est prophète dans son pays ; il y a assez longtemps que je le pratique.

— C'est assez vrai ce que vous dites là, et je l'apportierai d'une rasade ; à votre santé, père Chagru !

Il emplit son verre et le vida d'un trait ; sa langue commençait à s'épaissir sensiblement ; il continua :

— Me voilà donc, un beau jour arrivé à New-York, sans argent mais plein d'espérance et de grands desseins. Figurez-vous que dans ce temps-là j'étais fort joli garçon et je savais beaucoup de choses, *compluriamente tenebam*. Je m'annonçai comme professeur de français. Les élèves arrivèrent par enchantement, et les dollars affluèrent dans une égale proportion. Je devins élégant, je fréquentai le monde et je me fis des amis. Quand on est riche, père Chagru, ce détail là ne manque pas. *Donec eris felix.....* Vous ne comprenez pas ? Ça ne fait rien. Au bout de six mois je voyais intimement plusieurs bonnes familles de la ville, et les femmes raffolaient du *Frenchman*.

J'étais surtout très-assidu chez un certain banquier juif-allemand, riche comme Crésus et confiant comme un lapin—en dehors de ses affaires d'argent. Il avait une fille belle à croquer, mais bête comme une souche.

Je lui donnais des leçons de français ; vous voyez d'ici le danger.

Père Chagru, je me sens attendrir rien qu'à me rappeler ces douces émotions, les premières de ma jeunesse, dont le souvenir me caresse encore agréablement. Poussez donc la carafe.

Les larmes le gagnaient et il regarda longtemps au fond de son verre, après avoir absorbé la dose de rhum ; puis il continua :

— Elle s'appelait au fait, comment s'appelait-elle ?

ait-elle, puisqu'elle a été ma femme..... N'importe, elle m'aimait; il me semble vous avoir déjà dit que je n'étais pas mal tourné. Je faisais de l'argent, beaucoup, mais j'en dépensais plus encore. D'ailleurs, mon état d'amoureux me fit oublier un peu celui de professeur; je négligeai mes élèves qui à leur tour me négligèrent.

Je commençai à sentir derrière moi l'haleine chaude de mes créanciers.

Heureusement que ma passion, bien conduite voguait à pleines voiles vers un mariage assez joli et surtout vers un revenu solide. Cependant le père apprit, je ne sais trop comment, l'état de mes affaires. Il m'eût pardonné d'être voleur ou assassin, mais il ne pouvait pas me pardonner d'être prodigue ou pauvre.

Les situations difficiles enfantent le génie. Je résolus de frapper un grand coup: et je demandai la main de Clara—son nom me revient maintenant; père, encore une larme puisqu'elle s'appelait Clara Dofit.

Il but son verre et resta encore longtemps sans parler, puis reprit. Le père me refusa; nous nous fûchâmes; il me maudit, et je lui rendis son change.

Le lendemain, Clara et moi, nous filions sur le *Franklin* vers l'Europe, avec vingt-cinq mille piastres en or, que ma future avait empruntées de son père la veille par l'entremise d'un caissier qui l'adorait.

Rendus à Liverpool, nous nous sommes mariés, et pendant trois ans les écus du père ont dansé, et nous avons mené joyeuse vie, c'est moi qui vous en réponds. A la fin, la gêne se fit sentir, puis la misère. La chose ne m'allait plus qu'à demi, je flanquai là toute la boutique, femme et enfants et m'embarquai pour ce pays, car j'avais alors deux enfants, une petite fille et un petit garçon.....

Gilles s'arrêta tout court, comme si une main de fer lui eut serré la gorge. Il se rejeta le front en arrière et ses yeux prirent une expression étrange comme sous l'effet d'une horrible vision.

— Mes enfants! murmura-t-il, au bout d'un instant, d'une voix triste et douce; et ses yeux se mouillèrent de larmes, — Ah! mes pauvres enfants!

Sa tête retomba sur la table et pendant quelque temps, on pouvait entendre des soupirs étouffés. L'amour paternel, ce sentiment divin, avait surnagé un instant au milieu du bourbier.

Chagru, étonné, regardait sans rien dire.

Tout-à-coup Gilles se redressa et poussant un éclat de rire strident:

— Encore un coup, père, cria-t-il, et au diable les armes. Je ne veux pas que vous vous moquiez de moi.

— Ecoute, mon gars, dit Chagru, d'une voix sévère; loin de me moquer de toi, je viens d'éprouver à ton égard une minute d'estime, et c'est peut être la seule que tu aies méritée dans toute ta vie; tâche de comprendre ça.

— Vous blaguez, père, c'est ce que je comprends, en attendant j'avale mon verre.

— Toujours que me voilà revenu par ici continuait-il après avoir bu; au milieu des anciens, rien à gagner et sans le sou, que vouliez vous que je fisse?

Je pris le chemin le plus battu, sortant souvent de la ligne droite et n'y rentrant pas trop fréquemment. Presque toujours sans argent, je fis ma demeure habituelle des petites auberges où l'on couche et mange à six sous.

La bouteille m'a souvent prêté ses consolations, et là, franchement, père Chagru, c'est elle qui n'a fait à peu près ce que je suis aujourd'hui.

Ma réputation n'est pas bonne, mais ce qui me console, c'est que je ne vau pas mieux qu'elle.

On m'emploie dans les affaires risquées; je n'ai rien à y perdre, voyez-vous. D'ailleurs, je porte assez lestement sur mes épaules depuis plusieurs années, les péchés de toute ma paroisse et du district environnant.

Pourtant puisqu'il faut se parler entre les deux yeux, père, il y a des moments où j'ai mes retours; mais ça ne dure pas. L'habitude voyez-vous, c'est plus fort que tout: et les retours c'est comme une goutte d'eau claire dans une mare de boue.

— Maintenant, voyons, j'ai assez jaser, à votre tour qu'est-ce que vous voulez de moi? Vous me con, naissez, ce me semble.

— C'est juste, dit Chagru, qui était devenu pensif c'est juste, chacun son tour, écoute-moi bien.

J'ai soixante ans et je suis pauvre; tu sais cela comme moi. La Providence, qui m'a toujours maltraité, me doit une petite compensation.

— Père Chagru, ne parlons pas de la Providence; je ne suis pas en bonne odeur de ce côté là, et je préfère m'en tenir le plus loin possible.

— Ça, c'est chacun son idée. Si la chose t'offusque, passons par dessus et virons de bord.

Pour revenir à ce que je disais—attends un peu, ma pipe est morte... sacrebleu!

Il mit un tison sur son brûle-gueule.

— Bon! la voilà qui chauffe maintenant comme la cuisine d'un navire à trois ponts. Attention!

Or donc il me faut un coup de maître pour m'assurer une vieillesse passable. Voici mon plan. Tout le monde sur le pont et silence dans les rangs!

(A continuer.)

LA CAVERNE D'OR DE MONTCALM.

CHAPITRE I.



N peu à l'ouest du lac canadien d'Abbitibbé, entre le fleuve du même nom et le grand contre-fort qui, partant des montagnes Rocheuses vient aboutir au cap Charles, se trouve un petit vallon entouré de rochers et célèbre dans les traditions indiennes. Les Peaux-Rouges, restes des puissantes nations des Hurons, des Iroquois et des Algonquins, n'en prononcent encore aujourd'hui le

nom qu'avec une sorte de terreur superstitieuse. Nous voulons parler du *Champ-Rouge*.

— D'où vient ce nom ? quel souvenir éveille-t-il dans l'imagination des tribus errantes ? Nul ne le sait. Cependant, si vous interrogez avec patience les plus vieux sorciers ou médecins des tribus, et si ces vénérables vieillards, dépositaires de la sagesse des aïeux, daignent condescendre à desserrer les lèvres, voici à peu près ce que vous pourriez apprendre :

« Un jour — il y a bien des lunes de cela — une famille d'émigrants canadiens, poussée par le désir d'acquiescer son bien-être, parcourait le désert à la recherche d'une terre à défricher et d'un endroit convenable pour établir une nouvelle habitation. Elle était escortée par une troupe d'une trentaine d'Indiens hurons sous les ordres d'un chef iroquois nommé Griffé-d'Ours. Celui-ci avait fait alliance avec les Canadiens et promis de leur céder une partie du désert à leur convenance sur les bords de l'Abbitibbé. En échange, les visages pâles s'engageaient à fournir à la tribu des Iroquois-Yakangs trente mesures de blé par an, à recevoir les peaux de bisons que les Indiens voudraient apporter, à les amener et à les vendre sur les marchés américains, et à en rapporter le prix soit en argent, soit en objets dont les Indiens feraient commande.

« Après quelques jours de marche, la petite troupe se trouva réunie au fond d'un vallon entouré de rochers et situé à quelque distance de l'Abbitibbé.

— « Halte ! dit le chef de la famille canadienne. C'est aujourd'hui la Saint-Eustache, fête de mon patron vénéré ; nous célébrerons joyeusement ce grand jour.

« Les préparatifs de l'assiette du camp furent bientôt terminés ; une dizaine de guerriers partirent en chasse, et quelques heures après deux quartiers de bison fraîchement tués se balançaient gaiement au-dessus d'un feu clair et pétillant.

« Au coucher du soleil, le Canadien adressa une

fervente prière à son céleste patron et la fête commença ; mais, avec sa générosité naturelle, l'émigrant défonça un petit baril d'eau-de-vie et le plaça debout devant ses amis les Indiens.

« Ceux-ci se précipitèrent à l'envi sur l'eau de feu et la burent à pleines gorgées. Dix minutes après ils étaient tous ivres, tandis que seul, à l'écart, Griffé-d'Ours ne goûtait point l'eau de feu...

« Les Indiens, entonnant alors une mélodie nationale, se mirent à tourner autour du feu et bientôt leur danse chancelante s'anima, se changeant en une sarabande furieuse, au grand contentement des émigrants, qui riaient à gorge déployée des contortions burlesques de leurs amis les Peaux-Rouges.

« La raison complètement troublée par les vapeurs du whiskey, excités en outre par la rapidité de la danse, par le rythme énervant de leur chant, les Indiens, pris de folie furieuse, oublièrent bientôt que les blancs qui les accompagnaient étaient leurs alliés. ... Tout à coup, brandissant leurs tomahawks, ils se ruèrent sur le squatter désarmé au milieu de sa famille.

« Griffé-d'Ours suivait d'un oeil inquiet cette scène rapide dont il ne prévoyait que trop le dénouement. D'un bond furieux il tomba devant les Peaux-Rouges affolés en poussant son cri de guerre. Mais que pouvait-il contre trente ennemis ? Il tomba criblé de blessures... Sa chute fut le signal d'un massacre général, et bientôt ce vallon, qui, quelques minutes auparavant, répercutait les cris joyeux d'un jour de fête, ne fut plus troublé que par les plaintes des blessés et les râles des mourants.

« Epuisés par leur œuvre de destruction et ne trouvant plus d'ennemis à scalper devant eux, ivres, les Peaux-Rouges se couchèrent sur la terre sanglante et s'endormirent.

« Le lendemain l'aube resplendissante les éveilla...

« Devant l'horrible spectacle qui les entourait, ils crurent d'abord que le camp avait été surpris et attaqué pendant leur sommeil ; mais peu à peu leurs souvenirs revinrent et ils purent mesurer l'étendue de leur crime. Des Hurons avaient tué leur chef iroquois !

« Honteux d'un pareil attentat à la foi jurée, ils s'efforcèrent d'effacer toute trace de la catastrophe et d'ensevelir les victimes, posant sur chaque fosse un fragment de rocher, afin de mettre les cadavres à l'abri des animaux de proie ; mais vainement ils cherchèrent le corps de leur chef, Griffé-d'Ours avaient disparu.

« Ce travail les occupa tout le jour ; puis, à la tombée de la nuit, ils quittèrent ces lieux funèbres et regagnèrent leur tribu.

« Pour expliquer la disparition de leur chef, ils affirmèrent que Griffé-d'Ours s'était noyé en traversant le fleuve, et que son corps, emporté par la rapidité du courant, n'avait pu être retrouvé.

« En effet, Griffé-d'Ours ne reparut jamais.

« Mais à dater de cette époque, à tous les renouvellements de la lune, un guerrier de la bande des Hurons assassins disparaissait subitement. Le lendemain ses frères le retrouvaient gisant, le crâne

ouvert, au milieu du vallon témoin du massacre u Canadien et de sa famille.

« Ces meurtres périodiques et mystérieux se renouvelèrent trente fois et ne cessèrent que quand toute la bande de Griffes-d'Ours eut disparu.

« Les Hurons donnèrent le nom de *Champ-Rouge* à ce vallon, fatal à ceux de leur race, et peu à peu il devint pour eux l'objet d'une mystérieuse terreur. Ils le croient encore hanté par une puissance malfaisante qu'ils espèrent fléchir en apportant une pierre et l'ajoutant au monceau qui couvre les cadavres. Cette crainte s'est transmise de génération en génération, et, au moment où commence notre histoire, pas un Indien, quelle que fut sa bravoure, n'eût osé s'aventurer seul dans ces lieux funestes. »

Par une belle après-midi de juillet, la solitude habituelle du *Champ-Rouge* était animée par la présence de deux hommes assis sur l'amas de pierres composant le monument funèbre des Canadiens massacrés.

Ces deux hommes formaient entre eux le plus singulier contraste. L'un, jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, avait une figure ouverte et franche, des yeux vifs, mais souvent rêveurs et mélancoliques. Une fine moustache noire, relevée galamment aux deux bouts, ombrageait sa lèvre supérieure, tandis que des cheveux de la même couleur, s'échappant de son feutre à larges bords, ruisselaient en boucles ondoyantes jusque sur ses épaules : admirable trophée de guerre pour orner le wigwam d'un Peau-Rouge !

Son costume était semblable à celui qu'ont adopté quelques chasseurs européens. Il se composait d'un feutre à larges bords surmonté d'une plume d'aigle, d'une tunique lâche serrée à la taille par une ceinture, d'un pantalon flottant s'arrêtant un peu au-dessous du genou, tandis que des guêtres en cuir protégeaient le bas des jambes. Une carabine à deux canons superposés passée en bandoulière sur son épaule, une paire de revolvers américains et un long couteau de chasse armorié pendu à sa ceinture, complétaient son accoutrement.

Cet homme était Raoul de Valvert.

Son compagnon, nègre du plus beau noir et de la plus belle venue, était remarquable par une haute taille et de larges épaules qui annonçaient une force musculaire peu commune. Rien de plus imposant et en même temps de plus burlesque que son accoutrement, exclusivement composé d'un pantalon de toile et d'une peau de bison ; mais cette peau de bison mérite une mention particulière. Le nègre l'avait fixée à sa personne en attachant à son cou les pattes de devant et à sa ceinture les pattes de derrière, puis de la tête de l'animal il s'était fait une sorte de casque flanqué des deux cornes en croissant, au milieu desquelles il avait planté trois longues plumes de

dindon sauvage. Ainsi placée, cette peau était nécessairement trop grande et trop ample ; aussi, lorsque son propriétaire marchait, la queue du bison traînait et balayait le sol à deux pas en arrière, et si par hasard la bise venait à souffler, ce singulier vêtement se gonflait, s'arrondissait et le nègre ressemblait à un mât de navire garni de sa voile, se balançant sous les efforts du vent.

Les armes de notre personnage n'étaient pas moins originales que son vêtement. Elles consistaient en une énorme hache de bûcheron, au tranchant brillant et dont le manche était passé entre les pattes du bison autour de ses reins ; en face de cette hache, sur l'autre flanc, pendait un large et long *machete* ou bowie-knife. A la main, le nègre brandissait une branche de chêne noir, garnie de nœuds aigus et taillée en forme de massue, et, à en juger par la désinvolture avec laquelle l'hercule africain maniait cette badine d'une nouvelle espèce, on comprenait qu'elle devait avoir pour un ennemi la pesanteur irrésistible d'une montagne.

— Brrr ! dit tout à coup Raoul en jetant un regard circulaire autour de lui, ces lieux ont un aspect sinistre. Qu'en dis-tu, Thémistocle ?

— Pauvre nègre n'a jamais rien vu d'aussi épouvantable ; en pénétrant ici il a pâli de frayeur.

— Vraiment, on ne le dirait pas, fit Raoul en riant.

Le jeune homme laissa tomber son front sur sa main et s'absorba dans une méditation profonde. Quelques instants après, sa respiration calme et régulière apprit à Thémistocle que, vaincu par la fatigue, il venait de céder au sommeil.

Le nègre le considéra quelques instants d'un œil attendri.

— Pauvre maître ! murmura-t-il ; bon, brave, généreux !

Et sur cette réflexion mélancolique, Thémistocle plaça sa massue entre ses jambes pour être prêt à tout événement et se mit à surveiller les alentours en psalmodiant à voix basse une mélodie qu'il avait sans doute apprise parmi les nègres des plantations où Raoul l'avait acheté dans ses voyages au Sud

Tout à coup une légère rumeur s'éleva vers une des collines bordant le *Champ-Rouge* et fit expirer la chanson sur les lèvres du fidèle serviteur.

Sans bouger il tendit l'oreille, puis, allongea imperceptiblement le doigt, toucha son maître légèrement au bras.

— Qu'est-ce, Thémistocle ? fit tout bas le jeune homme, qui, comme tous ceux qui ont vécu de la vie du désert, ne dormait jamais que d'un œil.

— Attention ! répondit le nègre en collant son oreille contre le sol. La poudre parle, reprit-il au bout d'un instant, j'entends des pas d'homme escaladant la colline. Cachons-nous derrière une de ces roches et attendons ; nous saurons bientôt à qui nous avons affaire.

Raoul de Valvert suivit ce conseil, et les deux hommes, l'œil au guet, l'arme au poing, s'accroupirent derrière un des abris naturels répandus autour d'eux, prêts à tout événement.

Ils virent bientôt apparaître au sommet de la colline un homme de haute taille, portant le costume des trappeurs et brandissant une carabine qu'il chargeait et déchargeait avec une rapidité merveilleuse et une régularité mathématique.

— C'est un blanc ! dit Raoul.

— Oui, maître, c'est un blanc. Il est attaqué par les Indiens qui cherchent à escalader la colline.

— Si chaque balle atteint son but, avant peu le dernier Peau-Rouge aura vécu.

— Hum ! les Indiens sont nombreux, et si le trappeur vient à être blessé, il est perdu.

— Nous verrons bien.

— C'est tout vu ; maître, regardez !

En effet, le trappeur venait de chanceler et de tomber sur les genoux.

Ce moment de répit permit aux Indiens d'avancer, et quand le trappeur se releva, cinq ou six de ses ennemis atteignaient le sommet de la colline, brandissant leurs tomahawks.

— Laisserons-nous massacrer cet homme comme un mouton ? s'écria Raoul en serrant convulsivement la crosse de sa carabine. Vive Dieu ! c'est un rude compagnon ; montrons-lui ce que nous savons faire.

— Mauvaise affaire ! fit Thémistocle. Bah ! à la grâce de Dieu !

Les deux hommes s'élançèrent en courant.

— Courage ! l'ami, cria Valvert ; voilà du renfort qui vous arrive.... Baissez-vous ! Mais baissez-vous donc, morbleu !

Le trappeur obéit machinalement.

Un coup de feu retentit et un des Peaux-Rouges roula sur le sol, la poitrine traversée par la balle du jeune homme.

A cette agression inattendue, les Indiens poussèrent un cri de rage et se ruèrent sur Raoul, qui, arrivé sur le lieu de la scène, s'était placé aux côtés du trappeur.

La mêlée devint aussitôt générale.

Les deux blancs, placés dos à dos, faisaient face à leurs ennemis, dix fois supérieurs en nombre, et, se servant de leurs carabines en guise de massues, tra-

çaient en l'air un cercle infranchissable. Chacun de leurs coups abattait un homme. Cependant, quelque grands que fussent leur courage et leur vigueur, une lutte aussi inégale ne pouvait durer longtemps. Le trappeur, blessé au bras et au côté d'un coup de flèche, sentait ses forces s'épuiser, et déjà il prévoyait le moment où son arme deviendrait trop lourde pour son bras affaibli.

— Me voici ! maître ! s'écria tout à coup une voix stridente.

C'était Thémistocle qui, retardé dans sa course par le vent s'engouffrant dans sa robe de bison, arrivait sur le théâtre de la lutte et se précipitait, tête baissée, comme une avalanche dans la mêlée.

A la vue de cet être noir, au costume fantastique, qui semblait sortir de terre, les Indiens poussèrent un cri de terreur.

— Le démon du Champ-Rouge ! s'écrièrent-ils avec un accent d'épouvante.

Et, tournant les talons, ils descendirent la colline au pas de course et se perdirent bientôt dans l'éloignement.

Le trappeur et ses deux libérateurs étaient maîtres du champ de bataille.

II.—L'HABITATION DU MARCHEUR.

— Ouf ! dit Raoul lorsque le dernier Indien eut disparu ; l'affaire a été vivement menée.... Vous êtes blessé, monsieur ?

— Une simple piqûre... J'ai perdu du sang... Dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

En disant ces mots, le trappeur cueillit une poignée d'herbes vertes qu'il imbiba d'eau-de-vie et qu'il appliqua sur ses blessures avec l'aide de Thémistocle.

— Messieurs, dit-il, lorsque l'opération fut terminée, souvenez-vous qu'à partir d'aujourd'hui je vous appartiens corps et âme ; mon cœur et ma carabine sont à votre service et ils n'ont jamais failli.

— J'accepte de grand cœur et mon compagnon aussi, dit Raoul ; mais vraiment cela n'en vaut pas la peine. Tout le monde en eût fait autant à notre place.

— Hein ! fit le trappeur en regardant le jeune homme avec surprise. Y a-t-il longtemps que vous parcourez le désert ?

— Six mois à peine.

— Je m'en doutais rien qu'à votre inexpérience, qui, du reste, m'a été fort utile aujourd'hui. Mais sachez, monsieur, que le *chacun pour soi* est la loi de ces contrées, et que, tôt ou tard, l'homme qui a tiré son semblable d'entre les griffes des Peaux-Rouges risque fort de donner sa vie en échange de celle qu'il a sauvée.

— Bah ! bah ! jusqu'à présent mon compagnon et moi nous nous sommes toujours tirés d'affaire. J'espère que le ciel ne nous abandonnera pas à l'avenir.

— Hum ! fit le trappeur d'un air de doute... Al-lons ! je veillerai pour trois !... Maintenant pourrais-je savoir, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion dans ma demande, le nom de mes généreux libérateurs ?

— Raoul de Valvert, fit le jeune homme en s'inclinant.

— Thémistocle, dit le nègre, agitant, en guise de salut, les trois plumes de dindon qui ornaient sa tête.

— Confiance pour confiance, dit alors Raoul.

— Non, répondit le trappeur en fronçant légèrement les sourcils ; à quoi bon vous dire le nom que je portais chez mes compatriotes ? Il y a si longtemps que j'ai dit adieu à la vie civilisée, que ce nom est presque sorti de ma mémoire. D'ailleurs, il ne vous apprendrait rien. J'aime mieux vous dire celui que m'ont donné les Indiens.

— A votre aise, monsieur.

— Appelez-moi le *Marcheur*. Ce nom est connu, craint ou respecté de tous ceux qui parcourent le désert. Maintenant, si vos instants ne sont pas comptés et si vous ne craignez pas d'en perdre quelques-uns, je vous offre l'hospitalité dans ma hutte, située à trois milles d'ici. Ce n'est point un palais ; mais, dans ces solitudes, un toit de branches a son prix.

— Et nous l'acceptons de grand cœur, n'est-ce pas, Thémistocle ?

— Oui, maître.

— Alors, en route ! dit gaiement le trappeur, et, de crainte de surprise, prenons la file indienne.

— La file indienne !... Que voulez-vous dire ?

Le *Marcheur*, qui avait déjà fait quelques pas, se retourna à cette question.

— Vrai ! murmura-t-il, on ne voit pas souvent réunis tant de courage et tant d'imprudence !... C'est miracle, mon cher monsieur, si votre crâne porte encore sa chevelure. Apprenez donc que, dans le désert, lorsque plusieurs hommes sont réunis, ils doivent toujours marcher l'un à la suite de l'autre, emboitant leurs pas aussi exactement que possible. Trente hommes marchant ainsi laissent juste autant de traces de leur passage qu'un seul. Or dans ces régions, la vie du voyageur, et surtout celle du voyageur blanc, dépend du plus ou moins de traces qu'il a laissées derrière lui.

— Très-bien ! Je me souviendrai à l'avenir de la file indienne. Mettez-vous donc à notre tête et veuillez nous guider.

Après trois heures de marche silencieuse, les trois hommes arrivèrent en vue de la hutte du trappeur.

A l'extrémité de la plaine immense dont faisait partie le Champ-Rouge s'élevait une chaîne de hauteurs peu considérables, mais dont les flancs taillés à pic offraient l'aspect d'un mur.

Il était impossible de franchir cet obstacle, à moins d'être pourvu d'ailes comme les oiseaux ; aussi, pour passer sur le plateau supérieur, était-on obligé de longer la montagne jusqu'à un défilé situé à sept milles de la cabane.

Vers le milieu de cette chaîne et tout au pied de la partie verticale, trois roches énormes, que le temps avait sans doute fait tomber du sommet, s'étaient rencontrées par hasard et arc-boutées en voûte au faite d'un chaos de roches plus petites. C'est sous cette voûte que le trappeur avait construit sa hutte avec des troncs d'arbres et des branchages. Ainsi placé, il ne pouvait être ni tourné, ni lapidé du haut de la montagne ; ses derrières étaient complètement à l'abri des attaques et des surprises.

— Vous ne devez pas voir ma maison d'ici, dit le trappeur en se frottant les mains, et cependant c'est un vrai château fort. Un jour, il y a bien des années de cela !—j'y soutins un siège en règle.

— Qui dura ?...

— Plus d'une semaine, mais les Indiens furent si vertement repoussés qu'ils n'y revinrent plus. Ils ont préféré m'avoir pour ami, et voilà plus de dix ans que je vis en bonne intelligence avec eux. Je fais même, par adoption, partie de la grande tribu des Iroquois-Yakangs.

— Vraiment !... Et quels sont ceux qui vous ont si vivement attaqué aujourd'hui ?

— Oh ! ceux-là, dit le *Marcheur* en crispant le poing, je les retrouverai : j'ai un vieux compte à régler avec eux.

— A quelle tribu appartiennent-ils ?

— A quelle tribu ?... A aucune. Ils font partie d'un clan d'environ deux cents mauvais drôles, ramassis de la lie de toutes les tribus indiennes, de métis de la pire espèce, et même de quelques blancs qui auraient un compte sévère à rendre à la justice de leur pays. Les Peaux-Rouges des tribus les craignent et les haïssent ; ils les connaissent sous le nom d'*Enfants perdus*.

— Quel motif les poussait à vous attaquer ?

— La haine instinctive que tous les brigands ont pour les honnêtes gens, fit le trappeur d'un air convaincu. Outre cela, je crois qu'ils me gardent rancune d'avoir logé une balle dans l'œil d'un de leurs chefs.

— Vous m'en direz tant !... fit Raoul de Valvert en souriant.

— Nous voici au fleuve ; il s'agit de le traverser. Ce n'est pas difficile, mais encore faut-il savoir où poser le pied. Je vais passer devant et vous montrer le chemin.

Après avoir franchi l'Abbitibbé, les trois hommes s'engagèrent dans l'étroit sentier menant à la hutte, quand, aux deux tiers du chemin, un rauque grognement s'éleva, menaçant et répercuté par l'écho des rochers.

— Oh ! oh ! s'écria le jeune homme, vous avez du monde chez vous, mon compagnon. Voilà un maître ours gris, qui, pendant votre absence, a trouvé bon de s'installer ici : il va falloir en découdre !

Au mot d'ours gris, Thémistocle, heureux de jouer un peu de la massue, voulut s'élaner en avant ; mais comme le sentier était trop étroit pour que deux hommes pussent passer de front, le brave nègre saisit le Marcheur dans ses mains formidables, l'enleva de terre comme un enfant, puis, pirouettant sur les talons et le faisant passer à la hauteur des trois plumes de dindon, il le déposa délicatement à terre derrière lui. Cette manœuvre terminée, il s'avança, la massue haute, vers le *grizzly*, qui, assis à la porte de la hutte, remuait le museau et regardait venir les trois hommes d'un air assez indifférent.

— Morbleu ! quel poignet ! fit le trappeur avec admiration... Arrêtez !

Mais Thémistocle avançait toujours.

— Arrêtez ! arrêtez ! morbleu ! arrêtez-vous donc ! cria le Marcheur en se cramponnant à la queue de bison que le nègre traînait derrière lui... C'est un ours apprivoisé, mon compagnon des mauvais jours et le défenseur de ma propriété.

— Bah ! fit le nègre avec un accent si désappointé que le jeune homme ne put s'empêcher de sourire. Quel dommage !

— Vous voilà chez vous, messieurs, dit le Marcheur en écartant l'ours de la main et franchissant le seuil de la cabane.

L'ameublement de ce réduit était des plus simples. Une demi-douzaine de têtes de bison servaient de sièges ; dans l'un des coins, un amas de fougère et de feuilles sèches, couvert de fourrures, faisait l'office de lit ; quelques tasses de bois... et c'était tout ! Par un contraste bizarre, si les objets de première nécessité faisaient défaut, en revanche les objets de luxe abondaient. Les murs étaient partout constellés de trophées de chasse merveilleux que, dans nos pays civilisés, on se serait disputés au poids de l'or. Griffes et dents d'ours gris, bois de cerf et de renne servant de support au linge et aux vêtements de rechange du Marcheur ; cornes de bison, plumes d'aigle,

deux carabines, une demi-douzaine de poires à poudre, un arc indien avec ses flèches, un casse-tête, deux chevelures de Peaux-Rouges : tout cela fixé et groupé sur les murs dans un désordre si complet, que parmi toutes ces richesses l'œil ne voyait qu'un chaos sans nom.

— Nous avons le couvert, dit le Marcheur ; il nous faut à présent le vivre. Si vous voulez bien, je vais y pourvoir.

— Vive Dieu ! Faites vite : le combat de tantôt m'a mis en appétit.

Le Marcheur plaça vers le seuil de sa hutte trois branches d'arbre formant trépied.

— Voici la broche, dit-il... Allons ! maître Martin, apportez-moi le rôti.

L'ours, ainsi interpellé, se dressa sur ses pattes, et, saisissant dans sa gueule un quartier de cerf accroché au mur, l'apporta à son maître.

— Pardieu ! fit Raoul en jetant un regard de côté au *grizzly*, voici la première fois que je vois un semblable animal en tête-à-tête avec un morceau de venaison sans qu'il fasse avec lui plus ample connaissance.

— Martin est incapable d'une mauvaise action et même d'une mauvaise pensée ; il sait que tôt ou tard il en aura sa part et il préfère l'attendre. D'ailleurs, quand mon absence se prolonge et que la faim le presse trop vivement, il n'est pas embarrassé de chasser pour son compte, et alors même il a soin de rapporter au logis ce qui lui reste après son repas.

— Un *grizzly* apprivoisé ! Cela ne s'est jamais vu.

— Bah ! cela se voit, puisqu'en voila un devant vous !

— Mais si l'envie lui venait de goûter du trappeur blanc !

— Bah ! J'ai pris Martin tout petit. Je l'ai nourri, élevé, je l'ai vu grandir... Ma foi, depuis six ans que nous vivons ensemble, jamais un nuage n'est venu obscurcir notre amitié... Messieurs, le rôti est prêt. A table ! reprit le trappeur.

Et comme Raoul jetait un regard autour de lui, cherchant le meuble en question, le Marcheur ajouta :

— Chez moi, les meubles et les assiettes sont remplacés par... une aimable cordialité.

Les trois hommes se mirent à souper en compagnie de Martin, et bientôt le silence de la hutte ne fut plus troublé que par le bruit régulier des mâchoires.

Lorsque le repas fut achevé, la nuit étendait déjà sur la terre son voile parsemé d'étoiles.

— La lune se lèvera tard aujourd'hui, dit le

Marcheur, et pour la remplacer je n'ai que quelques misérables flambeaux de résine.

— Gardez vos flambeaux, dit Raoul ; après le souper, ce qu'il y de meilleur, c'est le lit.

— Vous parlez de dormir, monsieur. Couchez-vous et dormez, dit le trappeur en indiquant les peaux de bison, Martin et moi nous partagerons les quarts de veillée.

Ce conseil fut immédiatement mis à exécution.

Epuisés par les fatigues de la journée, Thémistocle et son maître ne tardèrent pas à s'endormir, et bientôt un silence solennel enveloppa le trappeur, qui, sa carabine entre les genoux, s'était assis à la porte de la hutte et surveillait l'obscurité. Seul, l'Abbitibbé, déroulant avec lenteur ses ondes murmurantes, entonnait son hymne de nuit, auquel se mêlait par intervalles la douce voix de la brise chantant parmi les roseaux de ses bords.

III.—L'ALLIANCE.

Une semaine s'était écroulée depuis que Thémistocle et son maître habitaient la hutte du trappeur.

— Mon hôte, dit un jour Raoul, nous sommes obligés de prendre congé de vous ; mais ce ne sera pas sans vous remercier vivement de votre cordiale hospitalité.

— Que voulez-vous dire ?

— Cher hôte, il nous faut partir.

— Monsieur de Valvert, voulez-vous me permettre de vous parler à cœur ouvert ?

— Certes ! Je vous écoute,

— Habitué comme je le suis à lire incessamment dans ce livre mystérieux que Dieu lui-même s'est donné la peine d'écrire et qu'on appelle *la nature*, un visage franc et ouvert comme le vôtre ne peut avoir longtemps de secrets pour moi. Ce n'est pas le simple attrait de la curiosité ni l'amour des aventures qui vous ont poussé dans le désert américain. En y entrant vous poursuiviez un but sérieux et je ne crois pas me tromper en affirmant que, pour l'atteindre, vous êtes prêt à sacrifier votre vie s'il le faut. Ce but, je ne le connais pas je ne cherche pas à le connaître ; mais, quel qu'il soit, seul, livré à vos propres ressources, vous ne l'atteindrez jamais. Vous ne soupçonnez pas les dangers qui vous entourent ! Je m'étonne comme de la chose la plus merveilleuse que vous ayez pu vivre six mois... ici...

— Ou voulez-vous en venir ?

— Pour réussir dans ce que vous avez entrepris, il vous faut un compagnon dont vous soyez sûr, un homme doué des qualités qui vous manquent.

Vous m'avez sauvé la vie, monsieur, si vous voulez je serai cet homme !

— Le Marcheur a raison, maître, dit Thémistocle c'est un brave homme. Restons ensemble.

— Je ne puis pas contredire mon fidèle Thémistocle, fit Raoul en souriant. Soit ! ne nous séparons plus. Qui sait ? C'était peut-être écrit et cela vaudra mieux ainsi.

Le Marcheur secoua énergiquement la main que lui tendait le jeune homme.

— Vive Dieu ! monsieur DeValvert, nous mènerons votre entreprise à bonne fin, espérons-le ! Quatre valent mieux que deux !

— Comment quatre ? demanda Thémistocle, ouvrant de grands yeux.

— Martin, dit le trappeur, s'arrêtant devant le grizzly et lui montrant le jeune homme et le nègre : à partir d'aujourd'hui tu as trois maîtres. As-tu compris ?

L'ours, ainsi interpellé, s'approcha de Raoul et se levant sur ses pattes de derrière, appuya son museau contre la joue du jeune homme ; puis il répéta la même manœuvre vis-à-vis de Thémistocle.

— Martin vous a reconnus pour ses seigneurs et maîtres, dit le trappeur : il vient de vous rendre hommage. A nous quatre, nous serons les rois du désert !

— Le courage, dans tous les cas, ne manquera à aucun de nous, dit Raoul, en caressant la tête du grizzly. Mais, mon cher trappeur, ce n'est pas tout d'avoir conclu une alliance offensive et défensive dans laquelle je gagne tout et ne donne rien. Il est important que nos efforts soient raisonnés et tous dirigés vers un but unique. Ce but que je poursuis et que vous ne connaissez pas, il faut vous l'apprendre.

Je venais d'atteindre mes dix-sept ans, lorsque mon père mourut. Ma mère était incapable de me tenir en bride, et j'adoptai la vie d'oisiveté et de dissipation qui conduit tant de jeunes gens à la ruine, si ce n'est au déshonneur. Chaque jour, le mal faisait en moi de rapide progrès... A tous mes défauts j'ajoutai bientôt un vice : je devins joueur.

Cette vie dura sept ou huit ans qui passèrent avec la rapidité d'un songe. Hélas ! le réveil devait être terrible. Un beau jour, j'acquis la triste certitude que j'étais ruiné et que ma folle conduite avait réduit à la misère, non-seulement moi-même, mais encore ma mère et ma sœur, pauvres victimes de mes mauvais penchants.

Cette catastrophe m'anéantit. Je fis un retour salutaire sur moi-même et mesurai l'étendue de mes

fautes. Ne sachant que devenir, le cœur bourrelé de remords, la pensée du suicide s'offrit d'abord à moi comme une planche de salut. Mais bientôt, la raison prenant le dessus, je repoussai cette idée comme une lâcheté.

Non, me dis-je, ma dissipation fut la cause du mal, mon travail réparera tout.

Un peu ranimé par cette pensée, je me mis en quête, espérant trouver un protecteur parmi les belles relations que je possédais. Un jour, en cherchant parmi les papiers de mon père les traces de relations de famille, quelques plis jaunâtres attirèrent mon attention. Je les ouvris et, jugez de ma surprise ! c'était une liasse de lettres écrites à mon grand-père par son cousin, camarade et ami d'enfance, l'une des pures gloires de notre pays, le marquis de Montcalm.

— Montcalm ?

— Lui-même ; l'une de ces lettres était datée de 1758 et fut pour moi un trait de lumière. A cette époque, l'Angleterre faisait tous ses efforts pour nous ravir le Canada et bientôt elle allait réussir, malgré les incroyables traits d'audace et de bravoure de Vaudreuil et de Montcalm. Lord Chatam, ministre anglais, comprenant tout le parti que l'on pouvait tirer de cette belle contrée, armait ses flottes les plus puissantes et rassemblait sur les frontières du Canada une armée de soixante mille hommes. Pendant ce temps, le ministère français adressait au gouverneur de Québec, qui lui demandait des secours, cette incroyable lettre :

« Je suis bien fâché d'avoir à vous mander que vous ne devez point espérer de recevoir de troupes de renfort ; outre qu'elles augmenteraient la disette des vivres, que vous n'avez que trop éprouvée jusqu'à présent, il serait fort à craindre qu'elles ne fussent interceptées par les Anglais dans le passage, et comme le roi ne pourrait jamais vous envoyer des secours proportionnés aux forces que les Anglais sont en état de vous opposer, les efforts que l'on ferait ici pour en procurer n'auraient d'autre effet que d'exciter le ministère de Londres à en faire de plus considérables pour conserver la supériorité qu'il s'est acquise dans cette partie du continent. »

— C'est incroyable !

Cela est... Et cependant, malgré cet indigne abandon, les Français tenaient en échec, en Canada, toutes les forces de l'Angleterre. M. de Beaujeu gagnait la bataille de Monongahela : en 1756, Montcalm s'emparait du fort Oswégo ; en 1757, de celui de W. Henry ; en 1758, il défendait le fort de Carillon contre le général anglais Abercromby et le forçait à

lever le siège... Malgré tout son courage, la misère et la disette devaient venir à bout de lui !

Un moment Montcalm crut pouvoir continuer la guerre avec ses propres ressources, grâce à une révélation ignorée. C'est précisément à ce fait que se rapportaient les lettres que j'avais trouvées. Je puis vous lire un passage frappant de l'une d'elles.

Et Raoul prenant dans son portefeuille un papier jauni, le déploya lentement et lut ce qui suit :

« J'ai fait tenir au ministre que s'il ne nous envoyait point de renfort les Anglais s'empareraient de Québec dans la campagne de l'année prochaine. Vous comprenez, mon ami, qu'on ne peut faire longtemps l'impossible.... Tous nos hommes sont à la demi-ration, et je prévois le moment où les vivres devront encore être réduits... Cependant je ne désespère pas... le ciel va me venir en aide puisque le ministère m'abandonne. Je suis peut-être à la veille de posséder assez d'argent pour soutenir cette guerre encore pendant longtemps et même lui donner l'énergie et la rapidité qui lui manquent, à mon gré. Telle est la voie de la Providence. Ces jours derniers on introduisit auprès de moi un pauvre diable de Français qui, parti de Québec depuis plus d'un an, s'était enfoncé dans les prairies de l'ouest peuplées par les Indiens. Cet homme m'a assuré que vers le 83^e degré de longitude et le 47^e de latitude, dans une petite chaîne de colline qui s'élève au milieu d'une plaine immense, se trouve une grotte remplie de poudre d'or. Cette grotte, il l'a vue, il y est entré... Malheureusement pour lui sa curiosité lui a coûté sa chevelure, car les Indiens, qui veillent sur ce trésor, après une poursuite acharnée qui dura trois jours, l'atteignirent et le scalpèrent. Il me mènera au trésor et me l'abandonnera, pourvu que je lui en laisse la dixième partie ; car seul, sans soldats, il ne peut le conquérir. Tel est le fait mystérieux dont je vous confie le secret, mon cousin. Maintenant cet homme a-t-il dit la vérité ? Je n'en sais rien encore ; mais le fait a assez d'importance pour que je m'en assure. Au premier moment de répit, j'organiserai une expédition que je conduirai moi-même, avec l'homme que j'ai gardé, vers la grotte bienheureuse. »

— Or, mon cher ami, continua Raoul en renfermant la lettre dans son portefeuille, cette expédition ne fut jamais faite, car, l'année suivante, Montcalm tombait sur le champ de bataille en même temps que son adversaire le général anglais Wolf.

Vous comprenez facilement que la lecture de cette lettre me causa une émotion extraordinaire. Vainement je me représentais que l'existence du trésor de

Montcalm était problématique ; qu'en supposant même qu'il eût jamais existé, il y avait de fortes probabilités pour qu'il eût déjà été visité depuis longtemps, une voix me criait de tenter l'aventure...

Incapable de résister plus longtemps, je refusai une position qui m'était offerte, ramassai le peu qui me restait encore, et, malgré les pleurs et les supplications de ma mère et de ma sœur, je partis accompagné de Thémistocle, frères de lait. Voilà six mois que nous parcourons le désert à la recherche du trésor.

Maintenant, mon ami, répondez-moi franchement : nos recherches sont-elles fondées ?

Le trappeur réfléchit pendant quelques minutes.

— Ma foi, je l'ignore... Seuls, le chef ou le sorcier de la tribu des Yakangs pourront vous renseigner à cet égard... Si vous voulez m'en croire, nous nous mettrons en route demain... je vous servirai de guide.

IV.—LE CAMP DES ENFANTS PERDUS.

Un de ces incendies que la main de l'homme est si prompt à allumer dans les forêts et les prairies américaines a détruit une grande étendue de bois et formé comme une immense clairière artificielle au milieu d'un océan de verdure. Deux sentiers se coupant en croix la traversent et vont se perdre dans l'ombre des massifs. A chacune des extrémités de ces routes se dresse une haute palissade qui défend l'entrée de la clairière.

C'est le camp des Enfants perdus, les écumeurs du désert.

Derrière chaque palissade un Indien, le tomahawk au poing, se tient en vedette, droit et immobile comme une statue de bronze. Au centre de la clairière, sous l'ombrage projeté par une tente en peaux de bison, trois hommes, assis, contrastent autant par leur costume que par la couleur de leur visage. L'un est un Indien du Far-West, l'autre un sang-mêlé du Sud, le dernier un blanc dont il serait difficile de deviner la nationalité avec le costume emprunté moitié aux coutumes de la vie civilisée, moitié aux mœurs des Peaux-Rouges. Ils fument en silence.

— Ainsi, chef, dit tout à coup le blanc, en secouant la cendre de sa pipe, vous êtes sûr que vos hommes répondront à votre appel ?

— Œil-Sanglant est un sachem, fit orgueilleusement l'Indien. Dans quelques instants, soixante de mes fils seront ici.

— Et quel côté viennent-ils ?

— Mes fils sont partagés en deux bandes : les uns, commandés par le Serpent, viendront du nord ; les

autres arriveront pas la porte de l'ouest, sous la conduite de Castor.

— Le chef a-t-il confiance dans le Castor ?

— Le Castor est fort et courageux, dit Œil-Sanglant sans répondre directement.

— Je sais que le Castor est un guerrier redoutable ; mais sa conduite a éveillé mes soupçons...

— Mon frère est un sage, rien ne lui échappe !... J'y veille... dit l'Indien avec un mauvais sourire.

— Alors, je suis tranquille.

— Si mes frères veulent m'écouter, dit à son tour le sang-mêlé, je leur apprendrai une importante nouvelle.

— Parlez, Scott, nos oreilles sont ouvertes.

— Cinq visages pâles demandent à s'affilier aux Enfants perdus.

— Je sais cela, dit l'Indien.

— Ah ! fit le métis avec surprise.

— Œil-Sanglant voit tout et sait tout : le vent apporte à ses oreilles les rumeurs du désert.

— Et que lui ont-elles dit, ces rumeurs ?

— Elles lui ont dit que son frère Scott a rencontré, à trois journées de marche vers le sud, cinq aventuriers blancs commandés par un homme qui se fait appeler *l'Américain*. Cet homme est venu dans le désert pour chercher un trésor dont il croit connaître l'emplacement, et, afin de ne pas être inquiété dans ses recherches, il demande à devenir notre frère.

— Œil-Sanglant est un grand chef.

— Ce n'est pas tout, reprit l'Indien avec un sourire d'orgueil.

— Toujours des rumeurs apportées par le vent ?

— Toujours... Elles m'ont appris que notre frère Scott s'est engagé à faire entrer l'Américain dans la grande famille des Enfants perdus, à la condition que le trésor une fois trouvé, la moitié lui en serait abandonnée en toute propriété.

— Démon ! murmura le métis, en tourmentant de la main son couteau.

— Que mon frère laisse en repos son arme, et qu'il m'écoute !... D'après la loi et la coutume des Enfants perdus, notre frère Scott n'aurait pas dû s'engager avant de nous avoir consultés et d'avoir promis de partager avec nous le bénéfice de sa nouvelle alliance... Mon frère a failli à son devoir.

— Vous allez trop loin, chef ! s'écria le métis. S'avez-vous quelles étaient mes intentions ?

— Peu m'importe !... L'Américain et ses cinq compagnons seront admis parmi nous ; l'Œil-Sanglant leur donnera sa voix. Il ne demande rien à son frère pour cela ! L'or est sans prix pour lui ; il n'estime que les chevelures !...

Le visage de Scott se rasséréna.

— Il est bien entendu que le chef ne parle qu'en son nom, dit tout à coup le blanc. Quant à moi, Scott, je réclame ma part : car si j'aime les chevelures, je ne dédaigne pas l'or soit en barres, soit monnayé.

Le métis répondit par un signe de tête affirmatif.

— Compte la-dessus, scalpeur ! se dit-il intérieurement. Cet or-là ne percera point tes poches.

— Silence ! fit tout à coup l'Œil-Sanglant. J'entends la forêt tressaillir autour de nous. Les guerriers arrivent...

Un instant après, une troupe indienne arrivait auprès de la palissade située au nord de la clairière.

— Qui vient ? s'écria la sentinelle.

— Amis.

— Leur nom ?

— Les Fils du feu.

— Leur chef ?

— Le Lerpent.

— C'est bien, entrez ! dit la sentinelle en faisant tourner la palissade sur un de ces montants.

Une vingtaine d'Indiens peints et costumés en guerre, marchant sur une file unique, entrèrent dans la clairière et vinrent se ranger autour de la tente centrale. Leur chef s'avançant alors vers l'Œil-Sanglant :

— La voix de mon père a frappé mes oreilles ; elle m'a dit de venir et je suis venu.

— Bien, le serpent est un guerrier : il possède la meilleure partie de mon cœur.

— Qui vient ? criait en ce moment la sentinelle de la porte située à l'ouest.

— Amis.

— Leur nom ?

— Les Vautours.

— Leur chef ?

— Le Castor.

— Entrez !

Une quarantaine d'Indiens s'avançant dans la clairière vinrent se ranger derrière les autres.

Quelques instant après, une nouvelle troupe d'une dizaine de visages pâles, qui se donnèrent le nom de *Scalpeurs blancs*, étaient réunis aux Indiens.

— Qui vient ? cria enfin la sentinelle de la porte du sud.

— Amis.

— Leur nom ?

— Vous leur donnerez celui qu'il vous plaira.

— Leur chef ?

— L'Américain.

— Entrez !

— Ce sont nouveaux alliés, dit le métis en s'avançant vers les derniers venu et conduisant leur chef en face de l'Œil-Sanglant.

L'Indien regarda fixement l'Américain comme s'il eût voulu lire dans sa pensée.

— Le visage pâle, dit-il enfin, veut faire partie des Enfants perdus ?

— Oui.

— Mon frère sait-il quelles seront ses obligations ? Vaguement ; mais vous me le indiquerez, et je les remplirai.

— Mon frère sait-il ramper parmi les herbes sans laisser trace de son passage ? Sait-il reconnaître et suivre la piste d'un ennemi ?

— Fort imparfaitement encore. Mais, sous un maître aussi renommé que l'Œil-Sanglant, je ferai de rapides progrès.

— C'est bien, dit l'Indien visiblement flatté, malgré l'impassibilité de son visage. Le sachem avisera.

Œil-Sanglant s'avança alors vers les Enfants perdus rassemblés, promenant un regard perçant sur chacun d'eux comme pour le reconnaître.

C'était vraiment un spectacle imposant que celui de ces sauvages aux traits énergiques, aux bras et à la poitrine ornés de fantastiques peintures de guerre, roides et immobiles, la lance au poing, le tomahawk pendu à la ceinture à côté des trophées de victoire conquis dans le sentier de la guerre ; leurs longs cheveux entremêlés de plumes éclatantes, la couverture de bison flottant sur leurs épaules.

— Que mes fils ouvrent les oreilles, dit Œil-Sanglant, un chef va parler.

Guerriers ! Depuis que votre volonté toute puissante m'a choisi pour chef, votre domination n'a cessé de s'étendre dans la prairie. Les Enfants perdus ne sont plus poursuivis ni traqués comme des bêtes fauves ; ils commandent à leur tour, ils sont les rois du désert ! Tous nos frères indiens les craignent et les respectent ; toutes les tribus recherchent leur amitié ou du moins leur neutralité pour jouir en paix des territoires de chasse légués par leur pères, et quand les visages pâles veulent traverser la contrée, c'est à nous qu'ils payent humblement le droit de passage.

A qui mes fils noient-ils ce résultat ? D'abord à leur courage, puis à leur prudence quand ils marchent dans le sentier de la guerre. Mes fils sont des guerriers ! Au courage de l'ours gris ils allient la prudence du renard ; qui pourrait leur résister ? personne. Mais qui les conduit ? Œil-Sanglant, leur chef. Cela est-il vrai homme puissants ?

— Oui ! oui ! s'écrièrent les Enfants perdus.

— Mes fils conservent-ils pour Œil-Sanglant la confiance qu'ils lui ont donnée ?

— Oui ! oui ! s'écrièrent encore les Indiens.

— Si mes fils connaissent un guerrier plus digne que lui de les commander, qu'ils le prennent pour chef : je déposerai mon autorité entre ses mains.

— Non ! non ! jamais ! Œil-Sanglant restera notre père.

— Il sera fait comme mes fils le désirent, s'écria le sachem triomphant... Guerriers ! quelles sont ces rumeurs que j'entends là-bas vers l'ouest ? La brise qui passe en chantant à travers le feuillage apporte à mon oreille des cris de défi, de haine et de triomphe qui remplissent mon cœur de tristesse. D'où viennent ces rumeurs ? Mes fils l'ignorent-ils ?

Le Serpent fit un pas en avant.

— Elles viennent de la tribu des Yakangs, dit-il.

— C'est vrai ! rugit le sachem ; elles viennent des Yakangs qui nous bravent, des Yakangs qui nous méprisent, des Yakangs qui ont juré de faire des sifflets de guerre avec nos os !

Un frémissement de colère parcourut les rangs des guerriers aux paroles de leur chef.

— Le Waconhah veut que cela cesse, continua le chef. Il est temps que les Yakangs apprennent à nous connaître et à nous craindre comme les autres tribus du désert. Mes fils sont-ils prêts à marcher éans le sentier de la guerre ?

— Marchons ! crièrent les Indiens.

— C'est bien !... mes fils marcheront. La Flèche Noire et ses guerriers yakangs chassent le bison sur les bords de la rivière de la Souris, à deux journées de leurs wigwams. A leur retour, ils ne retrouveront qu'un monceau de cendres que le vent dispersera !...

Guerriers ! continua Œil-Sanglant en montrant l'Américain, un visage pâle demande à faire partie de notre famille. Mes fils diront leur volonté. Cinq carabines peuvent trouver place dans nos rangs. Que mes fils décident !

Les guerriers ainsi interpellé se consultèrent pendant quelques instants et acquiescèrent du geste.

— Les Enfants perdus, dit Œil-Sanglant, vous acceptent comme frère.

— Merci, répondit l'Américain impassible.

— Que mon frère écoute, il apprendra ses devoirs.

— Parlez, chef.

— Mon frère jure-t-il de rester fidèle à ses nouveaux amis ?

— Je le jure !

— Mon frère jure-t-il d'obéir aux chefs librement choisis par les guerriers ?

— Je le jure !

— Mon frère sacrifiera-t-il ses intérêts personnels à ceux de tous et donnera-t-il non-seulement sa vie, mais encore celle de ses parents et de ses amis pour le tribu ?

— Je le jure !

— C'est bien ! Guerriers, apprenez vous-mêmes à notre frère le châtement réservé aux traîtres.

Dix Indiens, quittant les rangs entourèrent l'Américain, et lui posant leur couteau à scalper sur la gorge :

— Celui qui aura violé son serment, dirent-ils d'une voix sombre, mourra, et sa langue menteuse sera jetée en pâture aux corbeaux.

— Celui qui aura trahi ses frères sera attaché au poteau de torture et les guerriers sauront bien lui faire pousser des cris de douleur comme à une vieille femme peureuse.

L'Américain ne sourcilla pas.

— Guerriers, dit-il, vos menaces ne m'effrayent pas ; mes intentions sont pures, ma langue n'est point menteuse. Tout ce que j'ai juré de faire, je le ferai.

— Mon frère fait maintenant partie de la famille des Enfants perdus, reprit Œil-Sanglant, conduisant l'Américain auprès de la tente, au milieu des chefs ; comme il n'est pas encore habitué à la vie du désert, nous lui donnerons le nom de *Novice*.

— Chefs, s'écria l'Américain dont le visage rayonnait, on a dû vous dire que j'étais entré sur vos domaines pour chercher un trésor dont seul je connais l'emplacement. Cela est vrai. En échange de ce que les Enfants perdus viennent de faire pour moi, je promets de partager fraternellement le trésor avec eux.

— *By God !* c'est parler, cela ! s'écria le scalpeur, voilà un vrai frère ! Je vous voue, *Novice*, que je me sens de très-grandes dispositions à devenir votre ami.

— Guerriers, dit alors l'Œil-Sanglant, le sentier de la guerre est libre. Au sortir de la forêt, mes fils se partageront en quatre bandes, afin de cerner le village de la Flèche-Noire et de l'attaquer de tous les côtés à la fois. Hommes puissants ! souvenez-vous que vous êtes les fils du feu et que vous avez juré de ne jamais faire quartier ! Marchons !

La troupe s'ébranla lentement et les Indiens sortirent un à un de la clairière.

Le chef appelé le Castor fermait la marche.

EN CHEMIN DE FER.



QUAND nous partons en voyage, il est toujours fâcheux de quitter à la gare ceux qui nous accompagnent avant d'avoir franchi les barrières de l'embarcadère. Que d'embarras, de rencontres, d'accidents même sont possibles encore avant le coup de sifflet qui annonce le départ du train !

Le héros de cette petite histoire, que nous appellerons Félix, si vous le voulez, réfléchissait à tout cela en se promenant dans la Gare Bonaventure, muni d'un billet pour Cornwall, quelques minutes avant le départ du train de Montréal à Détroit. C'était alors un jeune homme de vingt-huit à trente ans, de bonne mine, un peu fort de taille, ce qui ne nuit pas à cet âge. Du reste, bienveillant, quoique naturellement sérieux, sans cesse occupé des autres, s'inquiétant de leur bien être avant de songer à lui, ce qui faisait que ses amis ne l'appelaient que le bon Félix.

Le sifflet fût enfin donné, et tout le monde courut aux wagons. Félix marchait d'un pas tranquille, et se disposait à prendre la première place venue quand il se sentit légèrement poussé par derrière. Il se retourne et voit une jeune femme délicate, la figure amaigrie, les yeux rouges d'avoir pleuré, portant sur son bras un nourrisson, et donnant l'autre main à une jolie petite fille de trois à quatre ans. Félix aida la mère à monter, fit escalader lestement les marches du char à la petite fille, laissa ses protégés s'installer à leur aise au fond de la voiture, et s'assit en face. La jeune femme se pencha vers la portière, faisant un signe d'adieu à quelqu'un qui était resté sur la plateforme.

C'est mon mari que je viens de quitter, dit-elle ; il m'a promis d'attendre encore un moment là-bas. Félix observa un léger frémissement sur la figure de la voyageuse ; elle jeta un dernier regard au dehors ; une grosse larme roula le long de ses joues pâlies. Le train était déjà hors de la gare.

Au départ il y eut un moment de silence, mais dans une voiture du Grand Tronc ce silence ne dure guère ; chacun fut bientôt à causer avec ses voisins. Félix, pour se distraire et par un entraînement de sa nature affectueuse, se mit à caresser la petite fille, à l'envelopper dans sa couverture, car le froid était vif ; la jeune mère avait une toux qui lui parut inquiétante ; il sut bientôt qu'elle allait demander au soleil du sud la guérison de sa poitrine ; que ce voyage

était jugé nécessaire par les médecins ; mais qu'elle n'y avait consenti que par obéissance aux instances de son mari et sans grand espoir de succès.

— Et vous porterez jusque-là ce bel enfant sur vos bras ? lui demanda Félix.

— Il ne me fatigue point.

— Prenez y garde, Madame, la route est longue jusqu'à la Nouvelle Orléans ; bien des fatigues vous attendent ; laissez-moi vous aider un peu. Cet enfant va s'endormir ; permettez-moi de le prendre dans mes bras, pendant ce temps, au moins, vous pourrez vous reposer.

Cette proposition fit rire un gros monsieur confortablement établi dans un coin du compartiment ; mais Félix n'y prit pas garde ; la mère se laissa persuader, et le bébé, qui dormait déjà, passa, sans s'en apercevoir, dans les bras du jeune homme pour ne se réveiller qu'à Cornwall.

Dans l'intervalle, les voyageurs avaient fait plus ample connaissance, grâce surtout à la gentillesse de la petite fille, qui babillait sans se lasser avec le bon monsieur qui portait son petit frère.—Félix connut bientôt la famille entière, le nom du mari, sa profession et tout ce que les enfants terribles racontent au premier venu.

— Me permettez-vous, Madame, dit-il en prenant congé, d'avoir l'honneur d'aller prendre de vos nouvelles à Montréal dans six mois ?.....

— Dans six mois, Monsieur, dit tristement la jeune femme.....ne tardez pas autant si vous voulez me revoir à Montréal, car peut-être, quand j'y serai rentrée.....

Elle s'arrêta court ; la pauvre mère eut peur que la petite fille ne devinât ses tristes pressentiments. Félix, profondément ému, salua et sauta sur la plateforme.

Quoique ces sortes de rencontres soient fréquentes et que l'impression qu'elles laissent à notre âme soit fugitive et passagère, Félix n'oublia pas la jeune dame.

Quand il revint à Montréal, il courut faire la visite qu'il avait annoncée, le cœur plein d'inquiétude et d'une émotion dont il n'était pas maître.

— Mais quoi ! voilà bien la maison indiquée, le magasin est fermé ! Il approche, et voit le crêpe d'usage qui signifie : « Fermé pour cause de décès. »—Félix à cette vue chancela et pour ne pas tomber à la renverse il est obligé de s'appuyer à la muraille.

Un voisin qui voit son trouble, s'approche en lui disant ;

— Vous les connaissiez donc, Monsieur ? Quel malheur, n'est-ce pas ? A peine de retour ?....

— Quand aura lieu le convoi, Monsieur ? dit Félix qui ne put en entendre davantage.

— Demain à 9 heures.

— Merci.

Le lendemain, à l'heure indiquée, le bon Félix attendait à l'église, se rappelant tous les détails de son voyage avec la jeune mère.—Il se recueillit dans sa douleur, puis il pria sans rien voir davantage ce qui se passait, se promettant de revenir pleurer seul sur la tombe de cette pauvre femme.

Il ne chercha pas à s'expliquer la vivacité de ses regrets, pour une personne qu'il n'avait qu'entrevue, et qui peut-être ne l'eût pas reconnu quand il se serait présenté chez elle.—Mais le cœur a des mystères et la raison peut rarement descendre jusqu'au fond.

Le lendemain donc, en faisant sa promenade de déceuvré il vint faire sa visite à la morte. La nuit approchait ; un brouillard épais montait des tombes vertes, enveloppant le cimetière d'un blanc linceul de vapeurs.—Tout à coup, parmi les ombres du crépuscule, le bon Félix croit voir s'approcher une femme en deuil, soutenue par une servante et traînant une petite fille avec elle. Ce groupe arriva auprès de la tombe. « C'est assurément, quelque parente, » pensa Félix en se retirant.—A ce moment la jeune femme se jette à genoux, en criant parmi ses sanglots : « Mon mari ! mon pauvre mari... ? »

Félix, qui l'entend, se retourne, s'arrête et reconnaît sous son voile de veuve la voyageuse du train de Cornwall et la petite fille qui l'accompagnait.

Quelque désintéressée qu'eussent été jusque là ses sentiments pour la jeune femme, et quelque part qu'il prit à son malheur, il ne put se défendre d'un cri de joie, et dut pour ne le pas laisser paraître se retirer en toute hâte.

Revenu de sa surprise et s'expliquant les causes de son erreur, « voici des devoirs à remplir, pensa-t-il, ce n'est pas sans raison que la Providence a fait que j'ai rencontré cette famille dans mon chemin. Que la volonté de Dieu se fasse ! »

A quelques jours de là, Félix écrivit à la jeune veuve une lettre de condoléance, et lui demanda la permission de se présenter chez elle.

— Mon mari attendait votre visite, Monsieur, lui dit la jeune femme en le recevant ; il avait à cœur de vous serrer la main et de vous remercier de vos bons soins pour moi et pour mes pauvres enfants. Il y a huit jours, vous l'eussiez trouvé en parfaite santé ; nous arrivions du Sud, ou je me suis guérie ; nous allons céder notre commerce et vivre heureux....Maintenant tout en changé....

A ces mots la jeune femme se mit à fondre en larmes.

Félix qui avait du loisir s'occupait des affaires de cette famille désolée ; peu à peu les grandes douleurs du veuvage, sans disparaître toutefois, diminuèrent d'intensité.—La jeune mère se reprit à vivre pour ses enfants ; Félix avait montré pour ceux-ci un intérêt si paternel, qu'elle écouta, d'abord, sans répugnance, ensuite avec plaisir, la demande qu'il lui fit de devenir véritablement leur père.—

Un peu plus d'un an après la scène du cimetière, les nouveaux époux reprenait ensemble le train de Montréal à Niagara, pour revoir les lieux témoins de leur rencontre fortuite.

UN AMOUR D'ENFANTS.



AR un beau soir de mai, sur la grève lumineuse de Gênes, un enfant se promenait pensif et recueilli, les yeux fixés sur l'infini de la mer, tournant le dos à la ville, et comme une âme en peine qui attend une autre âme.

Il pouvait avoir douze ans ; son visage était pâle, les sourcils fortement dessinés, et ses grands yeux noirs d'une expression étrange brillaient par moments d'un éclat sinistre. Il resta longtemps immobile, le front appuyé sur sa main, prêtant l'oreille aux murmures des vagues et contemplant la surface bleue de la mer.

Une voix enfantine et joyeuse interrompit soudain le cours de ses pensées ; une petite fille s'approchait, glissant sur le gazon fleuri. « Méchant Nicolo, qu'as-tu fait aujourd'hui ? que je t'ai cherché longtemps ! » En disant cela, elle vidait à ses pieds son petit tablier blanc, rempli d'églantines et de fleurs d'oranger. Un reflet de joie brilla sur la figure de Nicolo, à l'aspect de la petite fille ; il passa doucement sa main dans les boucles noires de ses cheveux et dit à demi voix : « J'ai échappé à mon père, Gianetta, il me tardait de révoir ici, de passer quelques moments heureux sur cette grève. Tu sais combien ton ami aime cette courtoise liberté, combien il adore la mer et les vagues. »—

« Hélas ! soupira la jeune fille, ton père te tourmente nuit et jour avec ses exercices, il te fera mourir de fatigue. Notre pauvre Nicolo est trop délicat, me dit souvent ma mère, son instrument ensorcelé

lui ronge l'âme, et son père le tue. Elle a bien raison ! » ajouta-t-elle, en jetant un regard anxieux sur le visage maladif de son ami.

Ne crains rien, ma Gianetta, répondit Nicolo, je ne veux pas mourir encore ; il faut que je devienne un homme ! Tiens, je suis fort ! regarde moi. » Il se redressait et semblait grandir ; ses yeux lançaient des éclairs, un fin sourire effleurait ses lèvres. La tristesse ne dure guère dans un cœur de douze ans. Gianetta se mit à chanter s'interrompant sans cesse pour babiller et chanter encore. Nicolo écoutait ses propos naïfs, l'histoire de ses fleurs, de ses tourterelles et de ses projets enfantins. Quand il retombait dans ses rêveries, Gianetta le réveillait. Les deux enfants restèrent longtemps sur la grève, sous la voûte du ciel étoilé. Leurs jeunes têtes étaient illuminées par les mêmes rayons ; mais le front de Nicolo restait sombre et soucieux, tandis que la figure de la petite fille s'épanouissait comme une fleur éclosée. Enfin la brise du soir les força de quitter le rivage ; ils retournèrent ensemble à la ville. Après avoir marché longtemps, ils entrèrent dans une ruelle bien étroite, au bout de laquelle se trouvaient deux maisonnettes de modeste apparence, tapissées de vignes. L'une était habitée par Gianetta et l'autre par Nicolo. La mère de la petite fille était debout sur le seuil, guettant le retour des deux enfants, qu'elle embrassa tendrement. Ceux-ci se souhaitèrent une bonne nuit, et Nicolo s'achemina seul vers sa triste demeure. Entrant dans sa chambre déserte, l'enfant soupira ; il ouvrit à la hâte l'étroite croisée, pour donner passage à l'air de la nuit, et soulevant le couvercle d'un coffre, il en tira un vieux violon ; puis il s'assit à la fenêtre éclairée par la lune, qui répandait sa lueur mystérieuse dans cet réduit : il improvisa. C'était tantôt des mélodies douces et mélancoliques, tantôt des chants pleins d'une fougue et d'une verve puissante. A peine avait-il donné les premiers coups d'archet, qu'une grande araignée, sortant des touffes où elle s'était blottie sous la fenêtre, entra dans la chambre. « Soit la bien venue, ma fidèle compagne, » dit l'artiste, en l'apercevant. Il posa sa main sur la planche de la fenêtre : l'insecte se glissa rapidement sur les doigts effilés de Nicolo, qui la déposa sur la tête du violon ; l'araignée s'y cramponna immobile et comme enchantée d'entendre cette musique.

Nicolo continuait ainsi jusqu'à ce que ses paupières se fermaient de fatigue ; les premiers rayons de l'aurore le trouvaient endormi, et de leur éclat matinal éclairaient sa figure pâle. Il se levait et reposait sa muette compagne, l'araignée, sur le feuillage, où elle allait

se cacher aussitôt. Toutes les fois qu'il quittait son violon, que ses inspirations s'envolaient et qu'il se retrouvait seul dans cette chambre nue la tristesse dévorait son âme. La disparition de l'araignée redoublait sa douleur ; il s'était attaché à cette petite créature avec toute la tendresse d'un cœur ardent et malheureux. Son père était un maître implacable et dur ; sa mère était ensevelie depuis longtemps, et l'enfant n'avait qu'un vague souvenir de ses yeux si doux, de ses sourires, de ses tendres paroles, et des chants mélodieux qui l'avaient bercé. Nicolo n'avait point d'amis ; les enfants de son âge évitaient sa jeunesse rêveuse ; la petite Gianetta seule était bonne avec lui, venait souvent dans la petite chambre, écoutait avec extase les inspirations de son génie. Mais elle détestait l'araignée. « C'est une sorcière, disait-elle, ma mère me l'a dit. — » Aussi l'araignée ne paraissait jamais devant Gianetta. Mais lorsque Nicolo tout en jouant, s'approchait de la fenêtre, il la trouvait sur une feuille de vigne. Quand les doigts de Nicolo se raidissaient de fatigue, il répétait à sa bien aimée des contes fantastiques, des aventures romanesques, le récit de ses espérances et de ses plans d'avenir. Gianetta l'écoutait sans l'interrompre, ses yeux étincellaient de joie. Quelquefois Nicolo lui parlait de Mozart, déjà célèbre à six ans. « Oh Gianetta, disait-il, que je suis misérable auprès de lui ; » et des larmes brûlantes tombaient de ses yeux. La petite fille essayait, en vain, de le consoler. Il avait la jalousie des grandes âmes.

Un jour, le jeune artiste avait fait, sous la surveillance de son père, les plus monotones exercices ; ses bras étaient paralysés, son front ruisselant de sueur, son âme abattue. Il appuyait sa tête appesantie sur la vitre ; tout-à-coup un cri se fait entendre. C'est la mère de Gianetta qui appelle. Nicolo se précipite. La petite fille était étendue sur son lit ; la fièvre dévorait sa poitrine ; sa respiration était haletante et son œil égaré. Elle regarda d'un air suppliant son ami qui comprit aussitôt cette muette prière. La tête en délire et les larmes aux yeux, il courut à son violon. « Ma Gianetta, s'écria-t-il, une berceuse pour toi, qui te fera dormir, qui te rendra la santé ! » Il se mit à jouer de toute son âme : ses angoisses, sa douleur et son amour éclataient sous ses doigts, étaient des supplications, des prières ardentes, des invocations, des sanglots, des voix d'anges qui semblaient descendues sur la terre, pour faire entendre des hymnes célestes à la jeune malade.

La petite fille qui avait écouté d'abord avec une émotion croissante ; peu à peu devint plus calme. Le repos de son âme se peignit sur ses traits ; ses

petites mains se joignirent, elle murmura des prières. — C'était pour son fidèle ami, dont les yeux s'emplissaient de larmes, dont les mains tremblaient et dont le cœur était déchiré. Quand il eut fini de jouer, Gianetta lui tendit la main : « Nicolò, dit-elle à voix basse, mon amour, je te quitte ; j'entends des voix harmonieuses, qui m'appellent. Tu ne peux pas me suivre ; tu vas briller dans le monde, loin d'ici, ton nom sera connu de l'univers. N'oublie pas ta petite compagne. » Sa tête retomba sur le coussin et ses beaux yeux se fermèrent pour toujours.

Nicolò ne cessait de regarder cette angélique enfant, hélas, pour la première fois sourde à sa voix suppliante, insensible à ses larmes ! Fou de douleur, il erra toute la journée du lendemain sans but, sans autre pensée que celle de sa perte immense ; il parcourut toutes les rues qu'il avait naguère traversées avec sa tendre amie. Quand, à une heure avancées de la nuit, il rentra dans sa chambre, il eut peur du silence et du vide. Ses yeux cherchaient la demeure de Gianetta. La croisée était ouverte, l'enfant était couchée dans sa bière, au milieu des fleurs blanches, qu'elle avait aimées. Un prêtre à genoux, à la tête vénérable, récitait des prières pour l'âme qui s'était envolée : Nicolò se mit à genoux : « Adieu ma joie, ma seule espérance : je vais loin, bien loin d'ici, comme tu l'as voulu. Rien au monde ne pourra me retenir où tout me rappelle une perte irréparable, où je ne puis plus trouver ni repos, ni bonheur, abandonné que je suis de toute créature ! »

A ces mots il tressaillit : quelque chose avait effleuré sa main. C'était l'araignée. « Pauvre insecte, dit-il, seul être qui me reste au monde. Viens, je veux te faire entendre une dernière fois les airs que tu aimes ; un adieu suprême à ma pauvre Gianetta ! »

Il prit son violon, et les sons harmonieux s'envolèrent auprès de la petite morte ; elle sembla sourire et les fleurs agiter leurs corolles ouvertes. Le prêtre agenouillé suspendit sa prière pour écouter ces mélodies.

Les rayons rouges du soleil levant éclairèrent le lendemain un enfant endormi sur le parquet de la petite chambre ; il serrait un violon dans ses bras ; une araignée morte était accrochée aux cordes du violon ; et du côté de la plage un tertre couvert de fleurs nouvelles coupait l'horizon régulier de la mer tranquille.

Le héros de cette histoire est Nicolò Paganini.

SONNET.

(Traduit de l'italien.)

A JOSEPHIN SOULARY.*

Bienfaisant comme l'ombre et l'eau du pèlerin,
Voyageur fatigué d'une déserte rive,
Ton cadeau fraternel, ô Josephin m'arrive,
Et ton chant animé d'un vers doux et serein.

J'admire et je relis, croyant qu'en son chemin
Vole la fantaisie à l'aile fière et vive !
Ton livre est le jardin qu'un enchanteur avive,
Anime et réjouit de sa puissante main.

Distincts sont nos pays, différents le langage ;
Mais avant de partir pour l'exil sans nuage,
D'être frères là-haut dans un astre éternel,

Et vivre de l'amour qu'aucun souffle n'altère.—
Nous sommes séparés, nous chantons sur la terre,
L'un à l'autre inconnu, mais unis pour le ciel.

J. AUGER.

* Josephin Souлары, poète français, né à Lyon en 1815. Il a publié les *Sonnets humoristiques*, avec une préface en vers de Jules Janin ; ce recueil a été fort remarqué par la critique.

Le Sonnet que l'on va lire a été adressé par un poète italien pour le remercier de l'envoi de son livre.

LA JEUNE FILLE.

Pauvre enfant, je l'ai vue et j'ai pleuré sur elle :
Elle était belle et pâle et d'une santé frêle,
Et si timide !... un bruit de pas, un seul regard,
La faisait fuir tremblante et rougir à l'écart.
Sa candeur me plaisait ; et quand, la nuit venue,
Dans la foule, en passant, je l'avais reconnue,
De loin, comme un ami, je la suivais de l'œil,
Et je disais : « Sa mère y mettra son orgueil,
« Car un sourire d'ange anime son visage ;
« Elle est si bonne, et puis si modeste et si sage !
« Que son âme est paisible ! Heureux le jeune époux
« A qui sa douce voix dira : Je suis à vous.
« Oh ! pour lui quelle joie ineffable et céleste
« D'attacher le bandeau sur un front si modeste,
« Et de la voir sourire à l'époux de son cœur.
« En le remerçant tout bas de son bonheur ! »
— Et je croyais la voir, la blanche jeune fille,
Avec son époux tendre et sa douce famille ;
Et j'admirais encor, dans un brillant lointain,
Le couchant de sa vie aussi beau qu'un matin.
Pauvre enfant aux yeux bleus, si pâle, mais si belle
Oh ! que sont devenus tous mes rêves pour elle ?...

SCIENCES SOCIALES.

L'ÉTIQUETTE DANS LES VISITES.



— POUR commencer par quelque chose, si nous traitions *la question des visites*, se disaient dernièrement quelques unes de nos collaboratrices ?

— Oh ! les visites, s'écria Lucie, que je les déteste !

— Par exemple ! répliqua vivement sa sœur, c'est si amusant : on s'habille élégamment, on voit d'autres belles toilettes, on entend raconter les nouvelles du jour, on . . .

— Amusant ! interrompit Lucie, ces conversations banales où l'on ne débite que des fadaises, où l'on perd son temps, où l'on se toise les uns les autres, où l'on médit de son prochain ! Moi je vote pour l'abolition des visites !

— Et moi pour leur maintien, bien qu'elles ne me paraissent pas toujours agréables non plus, mais elles sont un lien social nécessaire, ma chère Lucie. On ne doit jamais négliger les relations obligées de bienséance, ni se laisser dominer complètement par ses goûts pour la retraite—goûts bien sages cependant, lorsqu'ils ne sont pas poussés trop loin et que ce n'est pas l'égoïste ou une invincible paresse dont on devient l'esclave, qui vous retient au logis !

Je conviens même qu'il est des visites que j'aime autant que toi : celles que l'on fait à des parents, à des amis intimes, à des malades aimés, à de pauvres gens auxquels on s'intéresse par exemple . . . mais les visites de cérémonie, les visites de félicitations et de condoléance officielles, je ne puis les souffrir ; bien mieux je les redoute. J'aime encore moins les visites désœuvrées que tant de femmes se font entre elles, sans motif aucun bien souvent, ou plutôt trop souvent par un unique et mesquin petit motif de vanité . . . car à présent qu'il est de mode d'avoir *son jour*, il est beaucoup de ces femmes qui tiennent essentiellement à ce qu'il y ait chez elles, ce fameux jour, cercle élégant & nombreux ; c'est une sorte d'étalage qu'elles font de leurs relations mondaines . . . Or, comme plus on multiplie les visites, plus on en reçoit . . .

Marie mit sa main sur la bouche de Lucie.

— Vos malignes interprétations, mademoiselle ma sœur, n'éclairent en rien la question, & mieux vaudrait nous inquiéter, ce me semble, de savoir *dans quelles circonstances on doit faire des visites à ses à ses semblables*, que nous demander dans quel but secret on les leur fait.

Ces visites—à part celles qui s'adressent à la famille & aux amis intimes—sont considérées comme visites de cérémonie. On compte encore, au nombre des visites de cérémonies, celles que l'on rend dans une maison après une invitation à dîner, un bal, un concert, une soirée quelconque, ou bien aux parents des mariés, après une invitation de mariage. Quant aux jeunes époux, on ne les visites que quinze jours au plus tôt après le mariage. Le plus souvent, les mariés eux-mêmes en donnent le signal, en sortant soit à un concert, soit à la messe. En France, ce sont les mariés qui doivent d'abord faire visite. Quand on veut engager à dîner ou à autre chose quelque personne à qui l'on doit des égards, du respect, c'est dans une visite de cérémonie qu'on le fait. Visites de cérémonie aussi aux autorités, sommités d'un pays dans lequel on arrive & où l'on voudrait se créer des relations.—Les personnes en grand deuil ne font pas de visites de cérémonie & n'ont pas de jour non plus pour recevoir.

— Il y a encore bien d'autres visites que celles dont vous venez de parler ! s'écria Marie. Il est vrai qu'elles sont plus simples . . . On en fait :—quand on part pour un voyage assez long ou pour la campagne & qu'on en revient ;—quand, arrivé au but de son voyage, on désire fréquenter les voisins que le hasard vous donne & qui'y étaient installés avant soi . . . Par exemple, si d'autres étrangers viennent ensuite se fixer dans le même endroit, c'est à eux & non à vous, à faire la première visite de voisinage. Quand un événement heureux ou malheureux survient à quelqu'une de ses connaissances.—Quand on apprend qu'un ami est malade.—Et aussi quand personnellement on relève d'une maladie ; car il est d'usage, dans ce cas, de faire une visite de remerciement à tous ceux qui sont venus *eux-mêmes* demander de vos nouvelles pendant cette maladie.

— Quand on a des enfants qui font leur première communion, on les mène visiter leurs grands parents, leur parrain, leur marraine ; & plus tard, quand ces enfants se marient, on va faire part, en personne, du grand événement à ces mêmes grands parents, parrains, marraines, ainsi qu'aux proches & aux intimes.

— A mon tour, à présent, si tu veux bien y consentir, dit Lucie. Nous intitulerons ce que je vais dire : *Du temps fixé par l'étiquette pour rendre les visites*.

Une première visite se rend, en général, dans les huit jours qui la suivent. Mais si l'on doit, autant que possible, se montrer rigoureux pour soi-même

dans l'observance de certains devoirs de politesse, il faut s'armer d'indulgence pour ceux qui sont inexacts & c'est le plus grand nombre ! Souvent d'ailleurs, pour une raison ou pour une autre, on ne peut se conformer ponctuellement, strictement aux lois de l'étiquette ; ou bien, l'éloignement du monde, le manque d'habitude fait qu'on en ignore, qu'on en en néglige ou qu'on en a oublié une partie. Soyons donc sévères seulement par nous-mêmes & nullement à l'égard de notre prochain.

—A merveille, ma bonne Lucie !

—Oh ! ma sœur prêche pour son saint, fit Marie avec malice ; car elle n'est pas née avec la bosse de la politesse, & elle sait qu'il y aura dans le cours de sa vie plus d'un manquement de ce genre à lui reprocher.

—Petite méchante !

—Toute visite motivée par une invitation à dîner se fait dans la huitaine, dans la quinzaine au plus au plus, continua Lucie ; par un bal, un concert, une soirée, dans la quinzaine ; par une invitation de mariage, dans les quinze jours encore qui suivent la cérémonie.—Une visite de condoléance à des amis aura lieu aussitôt que l'on voudra & d'après le degré de liaison. Mais quand cette visite s'adresse à de simples connaissances, autrement dit à des *indifférents*, l'usage établi est de ne pas la faire avant trois semaines. De même, la personne éprouvée ne rendra ces visites de condoléance qu'au bout de six semaines au moins, & encore personne ne trouverait mauvais, qu'à cause de son deuil, elle les rendit plus tard encore, & même pas du tout ! Pour les visites de félicitations, autant d'empressement qu'il plaira. On ne fait guère, du reste, ces sortes de visites qu'à ses amis intimes. Quant à celles qui ne sont provoquées par nul autre motif que celui de s'aller voir les uns les autres, ne jamais les rendre aux personnes qui se sont réservé un jour, à cet effet que, durant l'après-midi ou le soir de ce jour choisi. Autrement on aurait l'air de frapper à la porte des gens avec l'espoir de ne pas les rencontrer, & l'on pourrait, d'ailleurs, les déranger de leurs occupations & les désobliger.

—Lucie, vous avez dit tout à l'heure que toute première visite doit être rendue dans la huitaine, demanda Berthe ; mais quand on est en connaissance déjà, combien a-t-on de temps devant soi pour répondre à la politesse qui vous a été faite ?

—Un mois, *rigoureusement* ; quoique bien souvent on prenne beaucoup plus.

—Et quelle est l'heure opportune pour les visites ?

—En général, on les fait de trois à cinq heures & demie de l'après-midi ; & dans les maisons où l'on continue à recevoir, le soir des jours de réception. de huit à dix heures environ.

—Il faut des toilettes différentes, bien entendu, pour ces différentes sortes de visites ?

—Cela va sans dire.

—Oui, mais, interrompit Marie, comme ça m'amuse beaucoup à dire, moi, tout ce qui concerne cette intéressante question de toilette, sur laquelle vous avez l'air de vouloir glisser si légèrement, je réclame ici la parole, Jeanne. Pour les visites de jour de l'an (excepté en famille où l'on se met convenablement, sans apparat), robes détroussées, grande parure ! Même chose pour toutes les visites de cérémonie. Pour les visites de condoléance, nuances sombres, sans affectation pourtant de deuil ou de négligé. Pour les visites aux pauvres, robe & chapeau aussi simple que possible. Toilette gaie, riante quand on va voir les malades. Eviter surtout la couleur noire qui les attriste.—Pour les visites d'affaires, vêtements assortis à la circonstance : une humble sollicituse, par exemple, ne se présentera pas en robe de gala.—Pour les visites d'amitié, ce que l'on voudra excepté une recherche dont les intimes auraient droit de s'étonner.—Pour les réceptions de dames entre elles enfin, luxe, élégance, richesse ou simplicité confortable, selon la personne que l'on va visiter ou celles que l'on croit devoir rencontrer dans son salon. Toilette plus habillée le soir que le jour, de crainte de tomber dans quelque réunion plus nombreuse que celle qu'on s'attendait à trouver. Quant à la dame visitée, la mode veut qu'elle affecte une tenue simple & ne visant pas du tout à l'effet. Bref, comme je l'ai dit plus haut, suivant les circonstances & les gens que l'on va voir & dont on connaît les habitudes, les relations ou les goûts, modifier avec discernement sa parure. Ainsi, l'on ne mettra pas assurément, pour visiter une amie de certain âge, vivant modestement, solitairement dans son tout petit chez soi, la même robe que pour se rendre à la réception de semaine d'une riche jeune femme mondaine, toujours fort entourée & qui, en sait de modes, provoque à son gré la pluie ou le beau temps...



MODES ET ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



POLONAISE FALEXIS.

Gravée pour L'Album de La Minerve.

Le devant et les côtés très unis, le dos bouffant au-dessous de la taille se terminant uni. Espèce de revers au bas du devant. Garniture en frange ou en dentelle. Les courbes décrites par la figure sont surmontées de bandes en velours d'une autre couleur.



TUNIQUE GENEVIEVE.

Gravée pour L'Album de La Minerve.

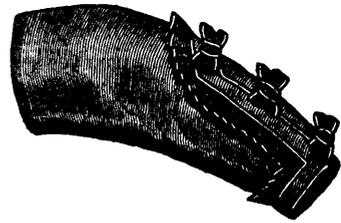
Tunique ou jupe de dessus nouvelle; portée sans être relevée. S'adapte à toutes espèces d'étoffes. On la garnit avec des biais plats et des plis ou avec des franges.



MANTEAU ROSAMONDE.

Gravée pour L'Album de La Minerve.

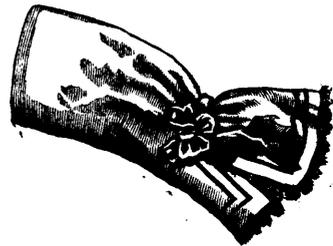
Paletot de confection facile. Pour drap, garniture plate, ou braid riche au dessus de la frange. La dentelle et la passementerie conviennent mieux sur du velours. Une corde de soie va bien à la velvetine.



Gravée pour L'Album de La Minerve.

MANCHE FLEDA.

Manche de robe. Les boucles sont en ruban de même couleur que l'étoffe employée ou de l'étoffe même. On peut remplacer les frisons par de la passementerie.



Gravée pour L'Album de La Minerve.

MANCHE ROSETTA.

Dentelle surmontée d'un ruban noir.

MARQUES DE LINGE.

La mode n'intervient pas fréquemment dans la disposition des marques du linge; même elle ne s'en mêle pas du tout; tel le linge se marquait il y a vingt ans, tel on le marque aujourd'hui.

La marque est une simple mesure d'ordre ou bien un ornement; dans ce dernier cas, lorsqu'il s'agit d'initiales richement brodées, on comprend qu'elles se placent seulement sur le linge de luxe, et qu'elles feraient une piètre figure sur le linge un peu commun; pour celui-ci on brode de petites initiales peu apparentes et que l'on place toujours de même:

Pour les chemises à coulisse, près de la manche droite;

Pour les camisoles, sous le bras droit;

Pour les chemises de nuit, par devant, sous la fente ou bien sous le bras droit;

Pour les jupons, sur la ceinture, sous le bras droit.

Les chemises de jour se marquent sous la patte qui masque la fente;

Les chemises de nuit comme les précédentes.

Les camisoles, jupons, pantalons, ont toujours une marque sans importance, quelque soit d'ailleurs leur élégance; on les marque comme cela a été dit précédemment avec de fort petites initiales.

Pour les taies d'oreiller, près de l'ourlet de dessous ;

Pour les serviettes, en ligne droite sous l'ourlet, dans le coin supérieur de droite ;

Pour les draps, comme pour les serviettes.

Les mouchoirs, même les plus ordinaires, se marquent au coin en biais, non à la croix avec du coton rouge, mais au plumetis avec du coton blanc. On assortit toujours les lettres à la nature du mouchoir, et si celui-ci est des plus simples, on n'y place pas de grandes initiales ornées, qui seraient prétentieuses. Si l'on a une jolie écriture, on tracera ses deux initiales au crayon et l'on brodera cette signature *autographe* ; cela se fait assez souvent depuis quelque temps ; sinon on calquera dans le premier livre venu deux lettres d'imprimerie que l'on brodera au plumetis : cela sera moins commun que la marque en coton rouge, faite à la croix ordinaire.

Les pantalons se marquent comme les jupons, sur la ceinture ;

Les serviettes de toilette, en ligne droite, sous le coin supérieur de droite.

En ce qui concerne le très-beau linge, c'est-à-dire dans le cas où la marque est considérée comme un ornement, on comprend qu'on ne la dissimule plus, comme pour le linge ordinaire

Les grandes initiales du drap de lit sont brodées au milieu et au-dessus de l'ourlet, sur le côté rabattu sur la couverture.

Celles des taies d'oreiller se placent soit au beau milieu de la taie, soit en-dessous de son bord supérieur.

Si les nappes ordinaires se marquent comme les serviettes ordinaires, les services de luxe ont de grandes initiales qu'ils doivent contenir, et que l'on brode, dans ce cas, sur la partie qui se trouve sur la table devant le maître et devant la maîtresse de la maison. Parfois aussi, il n'y a qu'un seul médaillon placé au centre de la nappe.

Je n'ai rien à dire en ce qui concerne une question bien souvent renouvelée : Le linge doit-il être marqué de trois initiales, dont deux représentent le nom de famille de la femme et du mari ou bien de l'initiale du nom de baptême de la femme et de celle du nom de famille du mari ? Cette coutume est locale et chacun peut la suivre ou la rejeter ; le dernier parti me semble le plus raisonnable, car, d'une part, la femme a changé de nom, et, d'une autre, ces trois initiales doivent occasionner des confusions chez les blanchisseuses. Je pense donc que le linge de maison (nappes, serviettes, draps, taies, serviettes d'office, etc.) doit être marqué de l'initiale du prénom et du nom du mari. Il en sera de même pour le linge personnel de celui-ci. Le linge personnel de la maîtresse de maison sera marqué de l'initiale de son nom à elle, et de l'initiale du nom de famille de son mari qui est devenu son nom.

En ce qui concerne le numérotage du linge, la méthode qui semble être la meilleure consiste à placer le même numéro sur les douze objets composant la douzaine de serviettes, de mouchoirs, de bas, etc. ; ais ni la première douzaine portera le No. 1, la seconde le No. 2 ; ainsi de suite.

COURRIER DE LA MODE.

AVANT DE COMMENCER.



Il le Canada ne se pique pas de faire la mode, il n'a pas au moins d'objection de la recevoir de l'étranger. Il est entendu que le goût du jour et les toilettes ne sont que le reflet d'autres goûts et d'autres toilettes. Je n'aurai donc, mes bonnes amies, qu'un rôle dans tout cela : celui de vous aider à discerner ce qui est et ce qui sera, d'analyser les nombreux caprices de la mode étrangère pour en faire ressortir ce qui conviendra davantage à nos bourses et à notre climat. *L'Album de la Minerve* sera avant tout un écho. C'est dire qu'il sera fidèle.

La mode s'impose en toutes choses. Rien n'échappe à sa souveraine puissance. Je ne sais s'il existe au monde un despote plus tyrannique, et cependant nul ne songe à lui résister ; au contraire, on l'accueille avec joie. Elle est recherchée, choyée, adorée, elle ordonne et de toutes parts on s'empresse de lui obéir.

Ce n'est pas seulement nos toilettes et notre ameublement qu'elle change ou modifie selon ses caprices ; c'est encore nos pensées, nos sentiments.

Ce qui était poli jadis, est malséant aujourd'hui ; ce qui était de la première distinction est du dernier ridicule ; ce qu'on trouvait grand et généreux, on le trouve mesquin. Un jour viendra peut-être où l'inverse se produira, et ce sera toujours bien..... parceque la mode l'aura prescrit.

Si la mode ne variait que pour progresser, cherchant sans cesse le mieux pour le substituer au mal,

oh! alors il faudrait la défier. Mais, hélas! on est bien obligé de convenir qu'elle ne varie que pour le seul plaisir de varier.

Elle glane ses inspirations un peu partout. Il n'est pas une contrée qui ne lui ait fourni une idée, un modèle, un usage quelconque. Elle y fait quelques retouches, y appose son cachet, et tout est dit.

Est-ce une raison pour que ses oeuvres soient constamment d'un goût irréprochable? Personne n'oserait l'affirmer. Elle-même ne s'en préoccupe guère.

Que lui importe? ne faut-il pas la suivre sous peine de ridicule? Tant de personnes s'accordent en cela!

Après tout, il y a bien des manières de suivre la mode. Elle est si multiple! Et puis, point n'est besoin de la devancer, pour ainsi dire, ou de l'exagérer, comme le font nombre de femmes qui, par crainte du ridicule, s'y jettent en aveugles.

Dans certain monde, qui ne s'habille pas, ne parle pas, ou n'agit pas d'après les derniers décrets de la mode, passe pour un être vulgaire, arriéré et bon à vivre avec les sauvages.

Dans ce monde-là il fut un temps où aux diners de cérémonies, les dames devaient déposer leurs gants dans le verre à vin de Champagne qui se trouvait devant elles. Ne point agir de la sorte eût semblé ridicule. Aujourd'hui, si une femme s'avisaient de mettre ses gants dans son verre, il est certain qu'elle serait plus ridicule encore.

Pardonnons à la mode ces milles puérités, qui n'ont d'autre inconvénient que d'être trop souvent prises aux sérieux.

Mais les lois promulguées par la mode ne sont pas toujours aussi innocentes, aussi inoffensives. On pourrait, sans crainte d'exagération, en citer de fort dangereuses aux points de vue de l'hygiène, de la morale et de la véritable politesse, c'est-à-dire des égards que l'on doit à chacun. Celles-là devraient être rejetées par les femmes qui se respectent, par celles qui savent penser et aimer.

Pour ne parler que de celles de ces lois qui me paraissent faire bon marché et des convenances et des sentiments affectueux ou de pure humanité, je vais en citer un exemple.

N'y a-t-il pas un sans-gêne impertinent, blessant, révoltant, dans une invitation rédigée comme suit :

« Monsieur et Madame X... seront chez eux le... — On dansera... »

Est-ce bien là une invitation? Vous prie-t-on de venir passer la soirée? Vous laisse-t-on seulement deviner qu'on sera heureux de vous recevoir? Ne paraît-on pas plutôt vous dire :

« Venez s'il vous plaît. Nous vous faisons l'honneur de vous ouvrir notre salon. »

Telle était, cependant, la rédaction adoptée par la mode, il y a peu de temps. Par bonheur, on a fait justice de cette invitation cavalière. On est revenu tout simplement à l'ancienne rédaction, un instant délaissée, pour la seule satisfaction de faire du nouveau.

Cette rédaction, d'un ton beaucoup plus convenable, est ainsi conçue :

« Monsieur et Madame X... prient Monsieur et Madame D... de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux le... — On dansera. »

— La mode a pourtant une tendance considérable à

n'avoir plus rien d'impérieux; elle ne nous ordonne que d'être jolie. Rappelons-nous que les femmes les plus belles ne sont pas les plus jolies; au contraire. C'est très gênant d'être belle pour paraître charmante. On a bien de la peine à s'en tirer. La vraie beauté d'ailleurs, est monotone.

Mais, pour être jolie, il faut un certain talent... Et, pour commencer, il faut avoir du goût et du discernement dans sa mise; car la toilette ajoute beaucoup aux avantages donnés par la nature, et sous le règne de la fantaisie que nous subissons dans ce moment, le goût a fort à faire, surtout lorsqu'il faut encore compter avec la bourse!

Il faut savoir habilement dissimuler ses imperfections et faire ressortir ses avantages. Ainsi, une grosse femme ne doit pas sortir avec des vêtements trop ajustés; la mode a pour elle inventé les vêtements vagues et flottants.

Consultez les autorités, elles vous répondront :

Que ce qui concerne la toilette féminine semble devoir se régler sur ce programme : *compromis*. Tous les détails relèvent de l'idée que ce mot représente. Les robes ne seront ni tout à fait à queue, ni tout à fait courtes; les paletots ni complètement ajustés, ni complètement flottants. On veut tout concilier et faire de la mode ancienne un pont à l'aide duquel on pourra aboutir à la mode de l'avenir, — laquelle, espérons-le, n'aura rien de commun avec la musique du même nom. C'est dire que l'on pourra porter *tout* ce que l'on possède, car rien n'est exclu du système de conciliation présidant aux destinées de la mode. On pourra mettre les robes, manteaux, chapeaux de l'an dernier, en consultant seulement l'aspect des robes, manteaux et chapeaux actuels, pour ne pas se trouver trop en désaccord avec un détail caractéristique. On portera même ses cachemires sans les torturer pour leur donner une forme autre que celle qui leur appartient. Du reste, en les portant comme *autrefois*, on fera quelque chose de plus nouveau qu'en continuant à en faire des paquets de toute dimension, étagés au bas du dos, sur les hanches et de tous côtés.

— Il y a dans un journal de modes, quel qu'il soit, trois classes d'abonnées parfaitement distinctes; La femme riche, la femme de fortune modeste et la modiste. La femme riche et la modiste veulent les dernières nouveautés; la femme de fortune modeste préfère les combinaisons simples, mais élégantes, ou la littérature. Croyez-vous qu'il soit possible, je ne dis pas facile, je dis possible, de contenter tout le monde? Patience donc, laissez-nous le temps moral d'organiser notre personnel et nos services, de trouver en un mot notre aplomb, et nous ferons tout ce qu'il est humainement possible de faire pour contenter tout le monde.

La mode au point de vue pratique, voilà ce que nous voulons. Il nous faut savoir trancher de façon à satisfaire toutes nos aimables lectrices en général, et chacune de vous en particulier, ce qui est chose plus difficile que vous ne le supposez. Voici aussi clairement que possible le but cherché, sinon réalisé, de cette révélation.

La mode, cette fée si capricieuse et si fantasque nous impose souvent des lois, que notre situation dans le monde, les ressources limitées de notre budget, ne nous permettent pas de suivre dans

toute sa rigueur ; j'essaierai donc, en traitant de ce mode au point de vue pratique, de vous aider à composer avec elle, si je puis m'exprimer ainsi, à la suivre, c'est vrai, mais à une distance respectueuse.

Si ces robes sont, comme celles de Cendrillon, coupées dans un rayon de la lune ou du soleil, et que la coupe en soit idéale, eh bien ! nous copierons la coupe, et emploierons des étoffes plus simples, et des garnitures moins luxueuses ; j'essaierai de vous indiquer les moyens de faire parfois de belles et fraîches toilettes en faisant resservir des vieilleries, et faire redescendre graduellement vos toilettes habillées aux toilettes journalières, en leur supprimant à propos les ornements qui les rendaient luxueuses, en les coupant, les sognant, les plissant. Nous chercherons ensemble à utiliser ce que vous avez resserré dans l'arsenal des objets démodés.

CHALES.

Vous voudriez bien vous acheter une confection de velours pour cet hiver ; mais vous n'aimez ce vêtement que beau, bien fait, en belle et bonne qualité, de coupe irréprochable, et pour avoir tout cela réuni, hélas ! il faut faire une grande brèche à la somme destinée aux toilettes d'hiver ; allez, croyez-moi, renoncez bravement, ne cherchez pas à vous composer un vêtement mesquin et de qualité douteuse, sortez de votre grand carton le beau châle cachemire, qui se trouve dans votre corbeille de noces, et couvrez-vous-en les épaules ; vous serez toujours en toilette, si vous savez bien porter le châle. On dit qu'il n'est plus de mode, si, Mesdames, le châle est et sera toujours de mode, car il est beau, riche et simple ; évitez de tomber dans un écueil que j'ai blâmé plus haut, celui de retourner, si je puis m'exprimer ainsi, ce vêtement, beau dans sa simplicité et de le convertir en confection, je trouve ce système prétentieux, et point de saison ; je le répète, le châle est beau par lui-même, il ne faut pas lui ôter sa destination première. Puisque je suis en train de faire le panégyrique du châle, je dirai que s'il est le vêtement le plus habillé de la toilette d'une femme, il peut aussi être le plus simple et le plus comfortable ; le matin, rien n'est mieux porté que le châle long de l'Inde à rayures, ou le petit châle à semés réguliers, surtout sur fond rouge. Voilà un avant propos bien long ; mais on sait ce que c'est entre femme.

CHAPEAUX.

Toute dame qui désire se bien mettre possède un chapeau de velours pour son hiver ; Maintenant que grâce à Dieu, les chapeaux redeviennent grands, étoffés, coiffants, l'on retourne au vrai chapeau de velours. Le chapeau étant grand, les morceaux le seront aussi, et l'an prochain on pourra leur faire subir les transformations voulues par la mode. Le chapeau de velours ne peut-être un chapeau de toilette ; pour celui-ci, il faut allier le tulle, la blonde, la turquoise, le velours épinglé. Pour jeune fille, je conseillerai le chapeau de feutre haut de forme, qu'il soit gris noir ou marron, il fera une jolie coiffure, et qui l'an prochain pourra resservir, car je ne sais si vous le savez mais le feutre, se nettoie et se prête à toutes les transformations que l'on veut lui faire

subir ; ces chapeaux se garnissent de biais de nuances assorties, biais moitié velours et moitié turquoise ou velours épinglé ; la turquoise est plus brillante, plus satinée, et par conséquent plus élégante et pas plus cher. Les plumes sont généralement employées posées en touffe sur le côté, elles donnent au chapeau un air pimpant et coquet, mais, hélas ! cette année les plumes sont chères, on peut donc employer comme garniture des feuilles au feuillage de velours et de satin.

* * *

ROBES.

ETOFFES À ROBES. La vogue sera aux robes de laine pour les costumes de ville. La voilà qui revient l'honnête laine, celle qui n'apporte aucun trouble dans les ménages. Même pour soirées, cherchez dans les tissus légers et peu couteux, tels que la grenadine de laine, le crêpe ordinaire, l'algérienne blanche, les éléments de toilettes parées. Réfléchissez, comparez, prenez la peine de penser, pour apprendre à tirer parti de ce que vous possédez, à être, élégantes à peu de frais.

Portez sans crainte tout ce que vous possédez : chapeaux, paletots costumes ; rien de tout cela n'est renié par la mode actuelle et, si vous désirez moderniser un modèle quelconque, consultez votre goût, modifiez et mettez.

Avant toute chose, réduisez votre dépense à l'emplette qui vous est rigoureusement nécessaire ; je vous y engage, non pas seulement au nom de l'économie, mais encore au nom de l'élégance. Celle-ci ne s'accommode nullement de l'accumulation des toilettes, qui changent de modes au fond de l'armoire dans laquelle on les tient en prison.

Un seul costume neuf en laine, peut suffire pour l'hiver, pour peu qu'une ancienne robe lui vienne en aide pour les heures matinales et les jours pluvieux.

Pour les toilettes de diner ou pour les petites réunions du soir on égaye un peu les robes en posant sur le corsage montant, une sorte de fichu ou crêpe bleu, ou rose ou lilas, ou jaune, que l'on croise par devant et qui s'attache par derrière.

Le corps de ce fichu, en crêpe de Chine blanc céleste, forme trois plis couchés et remontant à son contour inférieur, tandis que son contour extérieur décrit un pan carré derrière, deux revers pointus près des épaules, et que ses devants se terminent en deux pans pointus, se croisant à la pointe du cœur en se fixant au tour de taille comme ceux des fichus dits à la paysanne. Deux rangs de divers points fixés par un plissé en satin bleu, bordent ce fichu. Une cocarde de satin s'arrête sur la poitrine.

Pour jeunes filles, on fait aussi de jolis fichus, moitié mousseline et moitié broderie ou dentelle, disposés entre-deux ; une bande brodée ou un volant plissé en mousseline garni de dentelle, selon le fond, borde ces fichus ; leur forme est légèrement pointue devant et derrière, et ils couvrent à peu près la moitié du corsage.

Le genre des étoffes à bandes commence à décroître ; les toilettes de bon goût sont plutôt brodées, et les plus simples, une robe unie, par exemple, se garnira de biais de soie ou de velours, avec dentelés.

La soie sans être abandonnée sera moins prodiguée et celle qui est le plus en valeur est la barrée à fonds noir.

Une nouveauté, très-jolie, est le corsage à gilet. Le gilet fait, à volonté, partie ou non du corsage, c'est-à-dire qu'il peut être simulé par la garniture. On le taille soit à pointe, soit à basque carrée ; on le fait quelquefois en faille, en satin, ou en velours d'une nuance un peu plus foncée que celle du corsage.

La basquine sans manches est fort gracieuse, et sied bien aux petites fillas. Elle est à basques découpées, et n'a qu'une seule couture dans le dos. Ce dos est montant. Le devant est décollé carrément. Cette basquine se fait en velours noir. On garnit d'un effilé, d'une guipure ou d'un ruban de satin ruché le bord des basques, l'encolure et les entourures.

BRODERIE ET GARNITURE.—Le braid et la broderie vont venir à la mode. On peut couvrir une robe entièrement de broderie, on peut également couvrir toute autre vêtement, le jupon, le manteau. On doit se dispenser de broder les manteaux neufs ; mais c'est très commode pour rajeunir les plus écrasés des pardessus, en velours et en drap. Le tout est de choisir un beau patron. Les passementeries noires s'emploient beaucoup pour les costumes.

La fourrure est généralement portée comme bordure de robes et de manteaux ; à son défaut, c'est le velours.

Il est temps que les femmes songent à être plus économes et se résignent à porter des toilettes moins coûteuses pour l'usage ordinaire.

COULEURS.—Les couleurs les plus foncées seront encore choisies de préférence, le brun et le noir surtout.

Toutes les teintes neutres sont à la mode ; mais seules à la mode.

Les robes vertes ou bleu vif ne se portent pas dans la rue ; mais dans la maison. Les teintes bronzé, marron, olive, brun, cuir, etc., sont les mieux portées.

Le noir est en faveur.

On peut mettre toutes espèces de couleur sur jupe noire.

Comme garniture on doit appliquer une couleur de cuir pâle, sur tissu lilas léger ; du vert léger sur du noir ; du brun sur du rouge.

La basque peut être d'autre étoffe que la jupe, soit pour toilette de jour, soit pour toilette de soir.

On peut faire le corsage et la première jupe d'une étoffe barée ; tandis que les manches et la seconde jupe peuvent être en étoffe unie.

Ou bien, la basque et la jupe en soie, et la tunique en popeline.

Les tissus les plus employés sont le mérinos, le drap de France, la popeline.

La crinoline n'est pas abandonnée, mais tout au plus diminuée. C'est l'une de ces institutions dont on médit toujours, dont on ne peut se passer et que l'on réclame à grands cris dès qu'elle fait mine de disparaître...

Le fait est que :

Quand on vit si bien ensemble
Devrait-on jamais se quitter.

Il paraît à peu près certain que nous porterons le paletot droit et long d'il y a quelques années.

Les franges en laine et en soie continuent à jouir des faveurs de la mode.

COLS ET MANCHETTE.—Ce sont toujours les cols et manchettes en toile qui se portent pour la ville ; col montants à coins rabattus, marins, à revers, à châle, etc. Les parures du soir sont plus variées : les belles guipures anciennes du moyen âge, les dessins anciens, les dentelles Louis XIV, les points à la main se disputent les faveurs de la femme vraiment riche et élégante, qui les fait monter selon sa toilette et la forme de son corsage.

Le jabot est très à la mode, ainsi qu'une sorte de rabat petit abbé.

Disons qu'en général, ces cols sont de grands cols ou de petites pèlerines, car ils couvrent tout le dessus de l'épaule.

Les uns sont montants, ils traversent la poitrine tout droit d'une épaule à l'autre et forment derrière une pointe arrondie.

Le fond est en mousseline claire, plissée à plis couchés, sur le milieu desquels, à chaque épaule, est disposé une rose, une palme ou tout autre motif, en fine broderie saillante.

Pour les soirées, les robes ne se décollent pas ; le corsage est tout simplement coupé carré en avant.

BIJOUX.—Voici une nouveauté qui fera plaisir à quelques femmes et qui en contrariera encore plus, je crois.

C'est un changement dans les boucles d'oreilles.

Depuis quelques années, on s'évertue à leur donner les formes les plus bizarres, les plus longues et souvent les plus lourdes ; ce n'est plus cela maintenant.

Une élégante ne doit plus porter que des boutons purement et simplement vissés dans l'oreille ; ils n'ont même plus le crochet traditionnel.

Cette mode qui ne s'est d'abord appliquée qu'aux diamants, gagnera peu à peu les perles modestes.

Aussi, dépêchons-nous de porter toutes nos longues boules, poires et pendeloques de toutes sortes qui accompagnent si gracieusement le visage.

CHAPEAUX.—Les chapeaux n'ont rien d'idéal. Ce sont des barettes, des toques de juge ; mais pas beaucoup des chapeaux.

Comme chapeau rond, la forme cavalier en velours est adoptée. C'est absolument le chapeau de première communion des petits garçons dans certaines paroisses, avec les bords un peu relevés des côtés, bordés de velours, avec draperie de velours et plume aigrette.

CHEVEUX.—Des chapeaux à la coiffure la distance n'est pas grande. La coiffure, de cheveux s'entend, s'aplatit et les chignons se défont. Aujourd'hui les pionnières de la mode portent déjà des bandeaux plats. Les personnes moins avancées se bornent à diminuer le volume de leurs bandeaux. Les réactionnaires seules s'obstinent à les conserver dans tout leur développement. Les personnes qui ont beaucoup de cheveux ne se croient pas obligées d'ajouter quelque chose à leur volume naturel ; elles divisent les cheveux de derrière en deux tresses et les retiennent à l'aide d'un peigne très-simple caché sous un nœud allongé fait en ruban de velours ou de taffetas.

Pour la jeunesse, il en est une qui, en ce moment semble prendre faveur. C'est celle des cheveux dis-

posés en deux nattes tombant libres sur les épaules.

Cette coiffure réunit en elle tous les avantages. Elle est gracieuse, simple, modeste, propre, commode, et très-hygiénique au double point de vue de la tête et de la chevelure. Nous ne saurions trop engager les mères de famille à l'adopter avec empressement pour leur filles, et à ne l'abandonner que le plus tard possible.

Il est d'ailleurs bientôt temps d'en finir avec toutes ces coiffures extravagantes des dernières années. Il faut que les femmes honnêtes s'appliquent à donner à leur mise un cachet digne de la femme qui se respecte. C'est par l'enfance surtout qu'il faut commencer. Une mauvaise habitude contractée dès le jeune âge se perd difficilement. On ne s'imagine pas à quel point certaines négligences dans l'éducation peuvent influer sur les mœurs à venir.

FOURRURE.—Le grand boa, qui est celui que nos mères ont tant porté, va renaître en faveur. Nous applaudissons à son retour, car il est très-commode et très-chaud pour les grands froids. On le noue ou on le tourne autour du cou plusieurs fois : sa longueur le permet.

Savez-vous une chose, c'est qu'en France, il se fait des manteaux en renard doré, qui est une très-jolie fourrure, imitant la martre, et qui coûte peu.

La raison du boa, c'est que les manteaux à collettes reviennent et que les grandes pelerines d'aujourd'hui les cacheraient.

La fourrure la plus précieuse c'est naturellement la marte ; mais l'énormité du prix l'a fait tomber en désuétude. Le même sort attend le vison. A Paris on lui a substitué la loutre, à New-York le sealskin. L'Astracan est très en faveur.

La grande vogue est aux jackets en sealskin qui conviennent bien aux jeunes femmes.

Les manteaux tout en fourrure ne sont point de mise ; mais les manteaux, robes, chapeaux, gants sont maintenant presque tous garnis en sealskin.

On commence à border les chapeaux en pardonnez-moi.....en bête puante. Il est vrai que l'on appelle cela Alaska. C'est, du reste, charmant.

Les goûts parisiens excluent l'hermine des grandes toilettes et la limitent aux enfants, mais l'Amérique l'autorise partout pour grande parure de rue.

Elle admet la belette pour les enfants.

Les manteaux d'opéra ou de soirée peuvent être bardés en belette blanche ou en loup blanc.

On recommande pour jeune fille l'écureuil de Sibérie.

L'étiquette autorise les cartes de visite à teintes. Ce qui était autrefois de mauvais goût est aujourd'hui de bon ton, savoir son adresse sur la carte de visite, au coin droit. A gauche on peut indiquer son jour de réception, si l'on a l'habitude de fixer un jour ou une soirée dans la semaine pour cela.

Les cartes de visite sont longues et plus étroites que de coutume. Les cartes à teinte ne sont pas encore arrivées à Montréal.

DE LA CHAUSSURE.

La chaussure doit être constamment d'une propreté recherchée ; les bas bien blancs et bien fins ; les souliers, justes et bien faits ; mais en cela comme en toutes choses, il faut bien se garder de sacrifier l'aisance à la grace, parcequ'on s'expose aux accidents les plus fâcheux en allant encore directement contre son but. Des souliers trop étroits et trop courts couvrent le pied de cors, de durillons, et rendent la démarche contrainte, incertaine et ridicule.

On ne doit jamais porter de souliers de couleurs trop claires, si ce n'est en grande parure, et lorsqu'ils y sont assortis, parce que cela contribue à faire paraître le pied gros. Les souliers noirs ou blancs sont les plus distingués.

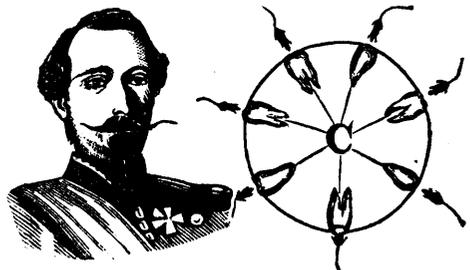
Des bas noirs sont de mauvais ton, à moins que la robe soit noire et d'étoffe de soie. Il faut que les bas soient exactement justes : s'ils sont trop longs, on est forcé de rentrer le bout du pied et de le remettre sous la plante du pied, ce qui est incommode et contribue à le grossir ; en outre ils forment sur le coude-pied des plis qui lui ôtent toute sa grâce. Trop courts ou trop étroits, les bas sont encore défavorables et gênants. Dans le premier cas, ils compriment les doigts de pied et les font paraître de travers ; dans le second, ils fatiguent la peau du coude-pied et la sillonnent de marques qui se voient à travers le tissu. Il est inutile d'ajouter que les bas qui font ainsi un continuel effort, s'usent beaucoup plus vite que les autres.

MANIÈRE DE SE DÉCOIFFER AVANT DE SE COUCHER.

Il faut d'abord ôter toutes les épingles noires qui peuvent s'y trouver, et en secouant les mèches de cheveux à mesure que vous les détacherez. Ces précautions sont surtout utiles quand on a été coiffée par un coiffeur. Les mèches détachées, vous les demêlez bien, et les nattez proprement, car jamais il ne faut se coucher avec des cheveux mêlés et non fixés par une natte. Rien ne les détériore plus que cette négligence, qui, au reste, est une très-grande malpropreté, car la chevelure repousse le bonnet, s'en échappe, et tombe roulée et mêlée horriblement sur l'oreiller, qu'elle salit ; elle cause, outre ces désagréments, de vives démangeaisons à la tête.

RÉBUS No. 1.

Gravé pour l'Album de La Minerve.



CHANSON DU JOUR DE L'AN.

Composée pour "L'Album:"

PAROLES DE BENJAMIN SULTE.

MUSIQUE DE J. B. LABELLE.

Allegro Moderato.

PIANO

A - dieu les sombres jours d'au-

tom - ne, Voi - ci la gai - té qui re - vient! Voi - ci le jour de l'an qui

son - ne, Em-bras-sons-nous vieux Ca-na - dien! Ce beau jour qu'a - do - raient nos

Cette chanson ayant été demandée à l'auteur par le télégraphe, elle a été composée et expédiée par la même voie sous trois heures

Decres.

pè - res Fait tout ou - bli - er sous ses pas : Nous voi - là frais com-me na-

Decres. *Cres. ff*

Decres.

guè - - res, Non, non, nous ne viei - lis - sons pas ! Nous voi - là frais com-me na-

f *Cres.*

guères. Non, non ! nous ne viel - lis - sons pas !

La fée aux rimes, dans ce monde
 Traite bien mal ses favoris ;
 J'ai dans ma course vagabonde
 Mêlé souvent les pleurs aux ris..
 L'âge fait tomber sur nos têtes
 Le froid de la réalité,
 Mais arrive " le temps des fêtes "
 Et je retrouve ma gaiété !

J'avais une amante infidèle
 Qui s'échappa de mes filets ;
 Je jurais bien de n'aimer qu'elle,
 Ou de ne plus aimer jamais !
 Pourtant, une aimable brunette
 M'est apparue en ces beaux jours.
 Déjà mon cœur s'ouvre en cachette,
 Oui, oui ! nous aimerons toujours !

Ne perdons rien de l'héritage
 Que nous ont légué nos aïeux,
 Arrêtons le temps au passage
 Par nos couplets les plus joyeux !
 Soyons dès l'aurore nouvelle
 Prodiges d'aimables souhaits,
 Chantons la paix universelle
 Embrassons-nous, et pour jamais !